Vol 1529025

CHARLES ET CAROLINE,

OU

LES ABUS DE L'ANCIEN RÉGIME,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 28 Juin 1790.

PAR LE CIT. PIGAULT-LE-BRUN.

NOUVELLE ÉDITION CONFORME AUX DERNIERES CORRECTIONS DE L'AUTEUR.

NAPOLI

A LILLE,

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 15.

M. D. CCLXLIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES DE VERNEUIL,	*Sainclair.*
DE VERNEUIL, père,	*De Rozières.*
DE VERNEUIL, fils,	*Vallienne.*
LE COMTE DE PREVAL,	*Chatillon.*
BAZILE, ami de Charles,	*Michot.*
LA FLEUR, valet de Préval,	*Fusil.*
UN EXEMPT,	*Genest.*
CAROLINE, femme de Charles,	*La cit. Sainclair.*
CECILE, leur fille, âgée de quatre ans.	

La Scène est à Paris.

CHARLES ET CAROLINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre, dont les murailles sont nues. On appercoit quelques meubles grossiers et à demi usés.

SCENE PREMIERE.

BAZILE, CAROLINE, CECILE.

(*Bazile et Caroline sont assis. Caroline travaille. Cécile joue sur les genoux de sa mère.*)

CAROLINE, *tristement.*

Il ne vient pas !

BAZILE.

Dame, au métier qu'il fait, on n'est pas toujours maître de soi.

CAROLINE.

Malheureux Charles !

BAZILE.

Vous le plaignez toujours; et tenez, Caroline, je n'aimons pas ça. Charles gagne tout ce qu'il veut. Il a un certain air, là..... qui fait qu'on le préfère à tous les commissionnaires du quartier: je n'en sommes point jaloux, il mérite son bonheur; mais au moins ne faut-il pas se plaindre, quand la fortune nous rit.

CAROLINE.

Quand la fortune nous rit ! Ah ! Bazile.

BAZILE.

Oh !... Encore des lamentations, il faut que je vous aimions

ben pour écouter tout ça, car c'est si déraisonnable, si déraisonnable, voyez-vous, qu'en conscience, je n'y comprenons rien.

CAROLINE.

Je le crois, Bazile; mais moi, qui suis cause de tout, moi, qui...

BAZILE.

Moi, qui suis cause de tout; moi, qui... V'là vingt fois qu'vous voulez parler, et qu'vous vous arrêtez tout court: queuque tout ça vent dire?

CAROLINE.

Ah! depuis si long-tems je dévore mes chagrins....

BAZILE.

Raison de plus pour laisser là la crainte et la feintise.

CAROLINE.

Mais Charles approuvera-t-il...

BAZILE.

Vous seriez tous deux des ingrats, si vous aviez des secrets pour moi. Charles, Charles me connoît mieux que vous. Y sent ce qui m'doit, et y me regarde comme son meilleur ami. En effet, n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il est? Je l'ons recommandé à nos pratiques, parce que je l'ions reconnu de l'intelligence, et qu'il est porteur d'une figure qui annonce de l'honnêteté. Vous étiez tombé ici comme des nues. Charles pleuroit sur vous, vous pleuriez sur votre enfant; j'ons vu vos larmes; je vous ons recueilli tous trois. Ce n'est pas un reproche, au moins; car j'ons trouvé du plaisir à ça. J'avons dit: y sont trois et je sommes seuls; ils ont besoin, et je ne manquons de rien; les riches les repoussent; et ben, morguenne, je les aiderons: y me devront leux pain et j'en ferons d's'amis. Au lieu de répondre à ce que j'attendions, vous souffrez, Caroline, vous soupirez devant moi, et vous vous taisez! Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas.

CAROLINE.

Ah! Bazile, je ne vous aime pas! Et se passe-t-il un seul jour que je ne vous parle de ma reconnoissance?

BAZILE.

Oui, vous m'en parlez, mais vous ne me la prouvez pas. Ce silence...

CAROLINE.

Peut être agréable à mon époux. Son nouveau métier...

BAZILE.

Hé ben, son métier? Croyez-vous qu'il déshonoré donc? Tout métier qui nourrit son maître et qui ne coûte rien à la conscience, est un métier qu'on peut faire et avouer sans honte.

CAROLINE.

Oui; mais sa naissance....

BAZILE.

Sa naissance.... Est-il fils d'un prince? mais seroit-y l'fils d'un roi, drès qu'il est sans ressource, y n'en est que pus estimable en nourrissant, de ses sueurs, sa femme et son enfant.

CAROLINE.

Ah! Bazile, comme vous me pressez!

BAZILE.

C'est que j'souffrons de vous voir souffrir, et que j'ons le droit de partager vos peines, si je ne pouvons les soulager.

CAROLINE.

Eh bien, mon ami.....

BAZILE.

Oui, Caroline, oni, je suis vot' ami, c'est le mot.

CAROLINE.

Hé bien, mon ami, je vais vous satisfaire. Vous ne vous plaindrez plus de ma réserve, elle pèse à mon amitié, et ce que vous avez fait pour nous.....

BAZILE.

Laissez ça, laissez ça. Je ne l'ons fait que parce que j'ons cru qu'en pareil cas j'aurions reçu de vous les mêmes services. C'est tout simple ça. Faut que les pauvres s'aidiont entr'eux, pisque les autres n'y prennont tant seulement pas garde. Allons, voyons; queuqu'y vous manque encore? si je l'avons, c'est comme si c'étoit à vous. Parlez, j'écoutons.

CAROLINE.

Je ne sais par où commencer... Mes larmes coulent.

BAZILE.

Hé, morgué, des pleurs n'sont pas des raisons. Voyons donc encore un coup, parlez.

CAROLINE.

Mon mari, mon pauvre Charles... Ah! que je lui ai coûté cher!

BAZILE.

Le bonheur peut-y trop se payer!

CAROLINE.

Il étoit né pour un état...

BAZILE.

Pus noble, peut-être, à la bonne heure. Mais sa Caroline est tout pour li; je le crois, parce qu'il le dit et que Charlés ne ment jamais.

CAROLINE.

Oui, sans doute, il étoit né pour un état plus rélevé. Mais, moi, jeune, sâns parens, sans fortune, et sur-tout sans expérience, pouvois-je... Charles...

BAZILE.

Charles vous trouva jolie, pas vrai?

CAROLINE.

Il me le dit du moins.

BAZILE.

Je le crois. Et lui, que vous en sembloit?

CAROLINE.

Eh, qui n'auroit-il pas charmé? Sa jeunesse, ses graces, ses soins étoient des armes trop fortes pour une jeune fille livrée à elle-même.

BAZILE.

Enfin...

CAROLINE.

Enfin, ses prières furent des lois pour mon cœur. Il parla et je le suivis. Un sol étranger fut notre asyle, et un autel sacré, mais méconnu par nos loix, reçut nos sermens. Avec quel plaisir je prononçai celui de vivre pour Charles! Avec quel délire il prononça celui d'une éternelle fidélité! Mon ami, je ne vous peindrai pas ce que nous sentîmes; vous êtes seul, et il est des sensations qu'on ne peut concevoir qu'en les éprouvant soi-même.

BAZILE.

Je conçois aisément le bonheur de mon ami Charles. Après?

CAROLINE.

Nous épuisâmes bientôt ce que mon mari avoit d'argent. Nous nous trouvâmes, dans une terre étrangère, isolés de la société, sans support et sans espoir. L'amour de la patrie parloit au cœur de Charles. Le besoin se faisant sentir, Charles étoit père, ses larmes avoient déja coulé sur ma petite Cécile, il souffroit pour elle et pour moi. Partons, me dit-il un jour,

partons, ma Caroline, retournons en France. Une éducation soignée, des talens agréables m'y promettent des ressources. Nous n'y connoîtrons pas l'opulence, mais nous y serons loin de l'adversité. Jamais je n'avois su rien refuser à Charles, et, malgré de tristes pressentimens, je pris notre Cécile dans mes bras, et je le suivis encore. La fatigue, ma foiblesse, rien ne m'arrêta. Je souffrois beaucoup, mais je pleurois en détournant la tête, et Charles ne voyoit pas mes larmes... Nous arrivons aux frontières, et nous apprenons que le Comte de Verneuil, son père, sollicitoit la cassation de notre mariage. Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes, dis-je à Charles? Quel sera mon sort, si tu doutes de moi, me répondit-il? Je lui présentois son enfant, et il partageoit ses caresses entre nous deux. Enfin nous arrivons dans la capitale. Tout y est changé pour nous. Les cœurs se resserrent, les portes se ferment, les espérances s'évanouissent, et, sans vous, Bazile, quel eût été notre sort?

BAZILE.

Et c'est là ce qui vous afflige? Sans vous Charles seroit plus riche, mais il n'seroit pas votre mari, il n'seroit pas père, il n'auroit pas, chaque soir, le plaisir de serrer contre son cœur sa femme et son enfant. Tenez, rien qu'à le voir, je devinons ce que c'est, et sentons du goût pour le mariage. S'il y avoit seulement deux Caroline...

CAROLINE.

Cependant le comte de Verneuil nous poursuit du fond de sa Province. Son fils, caché sous le nom de Charles et sous l'humble vêtement d'un commissionnaire, peut échapper à toutes les recherches; mais, Bazile, un sentiment intérieur me répète sans cesse: si la nature vous approuve, la loi vous condamne.... Ah! mon ami, je sacrifierois ma réputation, je souffrirois tout, tout jusqu'au mépris, il me suffiroit de ne l'avoir pas mérité... Mais cet enfant qu'on méconnoît, qu'on rejette, de quoi est-il coupable? Si sa naissance est un crime, sa foiblesse a des droits. Si son père...

BAZILE.

Si son père...

CAROLINE.

Si son père excédé de travail, sollicité par ses parens, par leurs amis...

BAZILE.

Ah! Caroline, Caroline, vous le croyez capable d'un crime.

CAROLINE.

Je connois sa droiture, mais le tems, le malheur...

BAZILE.

Ne peuvent rien contre la probité.

CAROLINE.

Je le crois, je me plais à me le persuader.

BAZILE.

Et vous avez raison. Charles, changer à ce point-là! C'te pensée-là me chagrine.

CAROLINE.

Mais le père de mon époux ?...

BAZILE.

Laissez-le faire. Il a pour li les méchans, qui l'excitent peut-être; et comme vous dites fort bien, vous avez pour vous la nature. Et pis, quel enfant doit désespérer de son père ? Qu'i soit fâché, qu'i soit en colère, qu'il ait déja le bras levé, c'est toujours un père. Que le fils se présente tant seulement et y m'semble....

CAROLINE.

Il vous semble que votre sang vous seroit toujours cher. Heureuse simplicité, qu'on ignore dans le monde, et qu'on ne trouve plus que parmi les citoyens les plus obscurs!

BAZILE.

Caroline, le malheur rend méfiant; mais nous, qui voyons tout ça de sang froid, qui faisons les commissions des meilleures maisons du quartier, qui n'ons à faire qu'aux valets de chambre et aux maitres, et qui savons nous expliquer, dieu merci, je vous dirons qu'il est d's'honnêtes gens, par-tout que de bon sang ne peut mentir, que le comte de Verneuil n'sera pas l'ennemi de son fils, et que son fils n'sera pas le bourreau d'sa femme, d'son enfant, et d'son ami: oui d'son ami. Charles commissionnaire est un brave homme, et Verneuil le fils, qui auroit racheté son nom par une scélératesse, désespéreroit Bazile, et ne seroit pas pus heureux. Mais laissons-là toutes ces imaginatives, et ne pensons plus à des choses dont il est incapable.

CAROLINE.

Ah! oui, oui, il en est incapble. Je rougis quelquefois de mes craintes.... Mais, Bazile, je suis mère.

BAZILE.

Et n'est-y pas père li, n'est-y pas bon père ? Allons, Caro-

Digitized by Google

line, n'songeons qu'à le recevoir. V'la l'heure du retour. En le voyant....

CAROLINE.

En le voyant, je ne penserai qu'à mon bonheur.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

N'est-ce pas ici que demeure un commissionnaire.

BAZILE.

Il y en a deux, monsieur, Charles, et Bazile.

LA FLEUR.

C'est Charles que je demande.

BAZILE.

Il est sorti, Monsieur.

LA FLEUR, *à part.*

Je le savois bien. (*haut.*) J'en suis faché : j'ai de l'argent à lui remettre.

BAZILE.

V'là sa femme, Monsieur, c'est comme si c'étoit li.

LA FLEUR, *à part.*

Elle est très-bien, cette femme-là. Monsieur le comte n'a pas tort.

CAROLINE.

Ne vous trompez-vous pas, Monsieur? De l'argent à mon mari : personne ne lui en doit.

LA FLEUR, *tirant une bourse.*

Voila cependant une bourse...

CAROLINE.

Ah! vous vous trompez, vous vous trompez, Monsieur. Une bourse pleine d'agent! Ce n'est pas à nous qu'elle est destinée.

LA FLEUR, *à part.*

Elle paroît désintéressée. (*haut.*) Pardonnez-moi, Madame, cette bourse est pour Charles, un commissionnaire.....

BAZILE.

C'est bien lui.

LA FLEUR.

Un homme honnête, affable, d'une figure intéressante.

CAROLINE, *se levant vivement.*

Oh! oui, Monsieur, c'est bien lui.

LA FLEUR.

Aimeroit-elle son mari? (*haut.*) qui a une femme malheureuse, dont la triste situation...

CAROLINE, *tristement.*

Ce n'est plus lui, remportez votre argent.

LA FLEUR.

Cependant Monsieur le comte m'a bien recommandé...

CAROLINE.

Le comte de Verneuil, Monsieur? (*à part.*) Mon sang se glace.

LA FLEUR.

Non, Madame, le comte de Préval.

CAROLINE.

Monsieur le comte de Préval! Nous ne le connoissons pas, Charles du moins ne m'en a jamais parlé.

LA FLEUR.

Il vous connoît, lui. C'est un homme unique par sa bienfaisance, par son activité à chercher et soulager les malheureux.

CAROLINE.

C'est-à-dire, Monsieur, que c'est une aumône que vous nous apportez? Remerciez Monsieur le comte, et dites-lui que Charles laborieux, que sa femme économe, n'ont besoin des secours de personne, et qu'ils refusent un don qui peut être plus utilement placé.

BAZILE.

Bien!

LA FLEUR, *à part.*

Elle est fière; il faudra faire un siège dans les règles. (*haut*) Mais vous refusez, madame, d'une manière bien peu réfléchie. Songez qu'un grand seigneur...

CAROLINE.

Un grand seigneur a droit à nos respects, s'il s'est rendu respectable et rien au-delà. Croyez, Monsieur, que nous connoissons nos devoirs, et que nous savons les remplir.

BAZILE.

Voilà ce qui s'appelle raisonner!

LA FLEUR.

Cependant, Madame.....

CAROLINE.

Cependant, Monsieur, si vous avez besoin d'un plus long

entretien, pour vous convaincre de nos sentimens, mon mari va rentrer; vous êtes le maître de l'attendre.

(*Elle va s'asseoir.*)

LA FLEUR, *à part.*

Non, je n'en ai pas envie. Mais, Madame, Monsieur Charles, avec son intelligence, son ton d'éducation, son affabilité, qui se font remarquer de tout le monde... on le plaint, on dit qu'il n'est pas né pour être commissionnaire.

BAZILE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi donc cela, monsieur? ne faut-y pas qu'i s'fasse laquais?

LA FLEUR, *à part.*

Voyez ce maraud. (*haut.*) Non, Monsieur, il n'est pas fait pour cela.

BAZILE.

Je le pensons d'même. (*bas à Caroline.*) L'fils du comte de Verneuil.

CAROLINE, *bas à Bazile.*

Silence, au nom de Dieu.

LA FLEUR.

Monsieur le comte de Préval a des vues sur lui, et sa protection le conduira bientôt à quelqu'emploi honnête et lucratif.

CAROLINE, *se levant précipitamment.*

Quoi, vraiment, Monsieur le comte s'occupe de nous! Il penseroit..... Ah! Charles....

LA FLEUR, *à part.*

Enfin, j'ai trouvé l'endroit sensible. (*haut.*) N'en doutez pas, Madame, Monsieur de Préval, ami intime du ministre n'a qu'à parler pour obtenir. Le digne homme que mon maître! Combien de malheureux il a sauvés du désespoir! je vous l'ai dit; il n'attend pas qu'on le sollicite: ses secours vont au devant de celui qui souffre. Il est riche, il est puissant, et il ne fait que du bien.

BAZILE.

C'est un homme rare.

CAROLINE, *avec réflexion.*

Mais dites-moi, Monsieur, par quel hasard Monsieur le comte nous a découverts? Comment il a formé le projet..... C'est que tout cela n'est pas clair.

LA FLEUR.

C'est moi, Madame, qui suis chargé des informations

C'est moi qui vais par-tout, qui vois tout, qui lui recommande les honnêtes gens à qui il peut être utile.

BAZILE, *avançant une chaise.*

Asséyez-vous, s'il vous plait, Monsieur.

LA FLEUR.

Je vous ai suivi les jours de repos, j'ai épié vos démarches, vos actions. J'ai vu une famille respectable éviter les lieux publics, s'écarter de la foule, paroître se suffire à elle-même.

BAZILE.

Comme un anti-chambre vous donne d'l'esprit !

LA FLEUR.

J'ai vu une femme jolie, avec des graces modestes, un enjouement réservé... (*à part.*) C'est Monsieur le comte qui a vu tout cela. (*haut.*) Il s'est passionné... (*se reprenant.*) Je me suis passionné pour... (*cherchant.*) pour cette aimable enfant, qui répond par ses caresses enfantines à l'amour de ses parens. Les attentions de Monsieur Charles, sa gaité pure, m'ont également intéressé. J'ai pris des informations, qui ont été à votre avantage. Avec quelle ardeur j'ai parlé de vous à mon maître ! Avec quel zèle je l'ai prié de placer votre mari ! Il l'a promis et il tiendra parole. En attendant, il vous prie d'accepter cette petite somme, pour vos besoins les plus pressans.

CAROLINE.

J'accepte avec reconnoissance sa protection et ses bons offices, je refuse son argent : dites-lui, monsieur, que nous attendons l'effet de ces bontés, qui peuvent ajouter à notre fortune, sans influer sur notre félicité.

LA FLEUR.

Mais, Madame, Monsieur le comte de Préval ne veut point vous humilier par un présent : c'est un prêt qu'il vous fait, et rien de plus. Il m'a bien recommandé de vous le dire.

CAROLINE.

Je ne puis l'accepter à l'insu de mon époux.

LA FLEUR.

Rejeter l'argent d'un homme, qui veut assurer à votre époux une fortune digne de lui ! perdre peut-être, et par votre faute, le seul protecteur qui s'intéresse à votre enfant... Mais pensez donc, réfléchissez...

CAROLINE.

Je ne prendrai rien sur moi, Monsieur. (*à Bazile.*) Charles devroit être ici. (*à la Fleur.*) Attendez mon mari, je vous en prie, vous vous expliquerez avec lui.

LA FLEUR.

Je le voudrois de tout mon cœur; mais j'ai encore des infortunés à visiter, il est tard, et il faut que je rende compte ce soir des opérations de la journée. Je vous laisse, Madame, et je remporte une somme, que je vous offrois avec un plaisir bien vrai. Je prévois un effet cruel, du rapport que je serai obligé de faire. Mais vous le voulez...

BAZILE.

Prenez, Caroline, prenez, quitte à le rendre, si Charles n'est pas content.

CAROLINE.

En vérité, Monsieur, je ne sais si je dois... si je peux...

LA FLEUR, *lui remettant la bourse.*

Vous acceptez ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

LA FLEUR, *à part.*

Vous en paierez l'intérêt.

CAROLINE.

Mais pour un moment. C'est à Charles à prendre un parti.

LA FLEUR, *à part.*

Je prends le mien. (*haut.*) Adieu, Madame, j'espère dans peu vous apporter des nouvelles consolantes, à moins que Monsieur le comte ne veuille lui-même jouir de cette satisfaction.

CAROLINE.

Monsieur le Comte!

LA FLEUR.

Oui, Madame, ne vous étonnez pas si vous le voyez ici. Il est si bon, si populaire! Adieu, Madame, adieu; oh, vous le verrez, vous le verrez. (*à part, en sortant.*) Car, pour moi, je n'y reviendrai plus, cette femme paroît intraitable.

SCENE III.

BAZILE, CAROLINE, CECILE.

CAROLINE.

Hé bien, Bazile, que dites-vous de cette aventure ?

BAZILE.

Ça promet...

CAROLINE.

Et cela m'afflige. La crainte seule de perdre un protecteur... Ce comte que nous ne connoissons pas, ses offres que nous n'avons pu mériter, cette bienfaisance si rare, et qui vient au-devant de nous.. Tenez, Bazile, au premier mot du domestique, j'ai éprouvé un serrement de cœur...

BAZILE.

Ah ! vous êtes toujours comme ça.

CAROLINE.

Il me sembloit voir un émissaire du comte de Verneuil.

BAZILE.

Ah ! vous en revenez toujours là. Ce comte de Verneuil est-ce un tigre, est-ce un diable ? C'est un homme, c'est un père.

CAROLINE.

Il est furieux.

BAZILE.

Il s'appaisera.

CAROLINE.

Je n'ose l'espérer.

BAZILE.

Et vous avez tort. D'ailleurs il est loin, et quand y seroit ici, vous avez épousé son fils, sans son consentement, c'est eune faute, c'est pas un crime. N'a-t-y pas été jeune, vot' beau-père ! N'a-t-il pas fait des frasques aussi ? Les a-t-il oubliées ? Et pis, n'êtes-vous pas sage, n'êtes-vous pas jolie ? Tout ca ne vaut-y pas bien queuques écus ? Laissons faire le tems, c'est un grand maître, il arrange tout. J'entends Charles. Ecoutez comme y monte les escaliers en courant. Ah ! vous riez, Caroline. Le fils va faire oublier l'père.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CAROLINE, *courant à son mari.*

Ah! mon ami!

CHARLES, *éperdu.*

Laissez-moi, laissez-moi.

CAROLINE.

Charles, vous me repoussez!

CHARLES.

Qu'as-tu dit?.... Ma Caroline.... Ma femme.... Pardonne à mon trouble, à ma terreur.

CAROLINE.

Hélas! A quoi dois-je m'attendre?

CHARLES.

Mon père est à Paris.

CAROLINE, *tombant dans les bras de son mari.*

Je me meurs.

CHARLES.

Bazile, mon ami, ne m'abandonnez pas.

BAZILE.

Non, mon garçon, non, jamais.

CÉCILE, *se jettant après sa mère.*

Ma bonne maman!

CAROLINE, *revenant à elle.*

Ton père est à Paris.

CHARLES.

D'hier au soir. Je viens de rencontrer mon frère, ce frère que j'ai tant aimé, que je n'ai pas vu depuis dix ans, qui occupe ma place dans la maison paternelle, et qui, peut-être...

CAROLINE, *vivement.*

Qui peut-être?...

BAZILE.

Est un bon, excellent frère.

CHARLES.

Il m'a contraint à lui donner mon adresse. Il veut me parler, que me veut-il? Qu'a-t-il à m'apprendre? Il paroissoit attendri; il me plaint sans doute et ne peut me secourir.

CAROLINE.

Malheureux! Qu'avons-nous fait?

CHARLES.

Mon père à Paris! C'est moi qu'il y cherche, c'est moi qu'il veut frapper.

BAZILE.

Ça n'se peut pas.

CHARLES.

Mon frère .. Que va-t-il me proposer? Ma Caroline... ma Cécile, ma femme, mon enfant, de la constance, du courage, l'instant décisif approche.

CAROLINE

Charles, je ne vous rappellerai pas vos promesses. Vous vous souvenez du jour où je donnai ma main; ma résistance, mes réflexions doivent vous être toujours présentes. J'ai prevu tout ce qui arrive aujourd'hui, vous combattites mes craintes, vous opposâtes le tableau du bonheur à la peinture déchirante que je mis sous vos yeux: je vous aimois... Ah! comme je vous aime encore! Docile à la voix de l'amour, je cédois au désir de faire un époux d'un amant adoré: je me rendis à vos vœux, ou plutôt à mon cœur. Charles, je ne m'en repens pas, peut-être ne m'en repentirai-je jamais.

BAZILE.

Oh, de ça j'en sommes bien sûr.

CAROLINE.

Mais si les promesses de vos parens, si leurs menaces vous ébranloient... mon ami, penses à ta Cécile, penses à cet enfant malheureux, qui ne t'a pas demandé l'existence, et à qui tu dois un père pour moi...

CHARLES.

Toi? Tu m'es plus chère que la fortune, que les distinctions que j'ai sacrifiées.

CAROLINE.

Ah! laissons nos sacrifices: je t'ai immolé mon repos, il faudra t'immoler peut-être ma réputation et ma vie, nous ne nous devons rien.

CHARLES.

Nous ne nous devons rien? C'est moi qui te dois tout. Je n'ai

n'ai perdu que des préjugés, et c'est par toi que je suis époux, que je suis père. Ma Caroline, douterois-tu de ma probité ?

BAZILE, *à Caroline.*

J'vous l'disions ben.

CAROLINE, *comme par inspiration.*

Charles, opposons la force à la force. Un ami, un protecteur nous ouvre ses bras. Le comte de Préval...

CHARLES.

Le comte de Préval !...

CAROLINE.

T'estime, t'aime.

CHARLES.

Cela ne se peut pas. C'est un homme sans mœurs.

CAROLINE, *effrayée.*

Un homme sans mœurs.

CHARLES.

Oui, un homme sans mœurs.

CAROLINE, *avec timidité.*

On dit qu'il a de la fortune.

CHARLES.

Il en abuse.

CAROLINE.

Du crédit.

CHARLES.

A la faveur duquel il se déshonore.

BAZILE.

Ah ! mon Dieu !

CAROLINE.

Il t'offre l'un et l'autre.

CHARLES, *avec un mouvement de jalousie.*

Caroline, te connoît-il ? t'a-t-il vue ?

CAROLINE, *avec douceur.*

Non, mon ami ; mais il t'a envoyé un laquais...

CHARLES.

Ce n'est pas à moi que s'adresseroit le message.

BAZILE.

C't homme paroît pourtant de bonne foi.

CHARLES.

La maison du comte est une école de dissimulation et de libertinage.

CAROLINE.

Ah ! mon ami, que m'apprends-tu ?

CHARLES.

La vérité. Caché dans la foule, je vois, j'observe et j'entends.

Les grands éblouissent le peuple : cependant ce peuple juge les grands.

CAROLINE.

Les intentions du comte peuvent être pures. Il veut te protéger, te placer avantageusement.

CHARLES.

Sa protection excite mes mépris, ses bienfaits me révoltent. Ne m'en parlez jamais.

CAROLINE.

Bazile, je devois suivre mon premier mouvement. (*à son mari.*) Ma confiance m'a égarée. J'ai reçu une bourse...

CHARLES.

Une bourse du comte de Préval?

CAROLINE.

La voilà.

CHARLES.

Malheureuse, qu'as-tu fait ? C'est peut-être le prix dont il compte payer ta vertu.

CAROLINE, *jettant la bourse.*

Loin de moi ce métal funeste.

CHARLES.

Oui, métal funeste, qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, et auquel ils pensent que rien ne peut résister.

BAZILE, *ramassant la bourse.*

Il faut pourtant s'assurer avant tout....

CHARLES, *tirant un petit sac.*

Voilà de l'argent, Caroline, voilà le seul que tu puisses prendre : il ne coûte rien à ma délicatesse, il est le fruit de mon travail. Laisse cet or, son aspect me fait mal. Le pain qu'il te procureroit, seroit un pain de douleur, de honte et de remords. Donnez-moi cette bourse, Bazile.

BAZILE.

V'là de beaux raisonnemens, faut en convenir.

CHARLES.

Vas, Caroline, vas préparer un repas frugal, et n'oublie jamais que la pauvreté peut être respectable, quand le courage sait l'ennoblir.

CAROLINE.

Bazile étoit présent. Charles, tu me pardonnes.

CHARLES.

Ta bonhommie, ta confiance ne sont pas des crimes. Vas, mon amie, l'innocence n'a pas besoin de pardon. (*Ils s'embrassent. Caroline sort. Bazile et Charles entrent dans le cabinet avec l'enfant.*)

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, BAZILE, *entrant à la fin du couplet.*

CHARLES.

Que de ressources à l'opulence pour entraîner dans le piège une victime innocente ! Mon infortune, mon obscurité n'ont pu me garantir. L'œil du vice a pénétré ces murailles, n'a pas dédaigné la misère qui les couvre. Un époux au désespoir, un enfant abandonné, rien ne l'arrête, rien ne lui en impose. Mais moi qui ai prévu l'outrage, dois-je le laisser consommer ? Préval est puissant, je suis homme et j'en soutiendrai le sacré caractère... Le voilà cet or dont il a cru m'éblouir ; c'est moi qui le lui rendrai, c'est moi qui... Que dis-je ? à chaque minute, il devient plus pesant.... Je cours, je vole chez Préval.

BAZILE.

N'vous dérangez pas. Son valet dit qu'il va venir.

CHARLES.

Il va venir ! Il me croit donc bien vil ! je l'attendrai, mon ami.

BAZILE.

Je l'attendrons ensemble.

CHARLES.

Quoi, tu veux t'exposer...

BAZILE.

Pourquoi pas ! Est-ce que tu penses que je ne dirons pas ses vérités à un grand seigneur tout comme à un autre, donc ?

CHARLES.

Brave garçon !

BAZILE.

Ah ça, mais écoute donc, toi ; es-tu bien sûr qu'il a ces desseins-là ? car...

CHARLES.

Et si je n'en étois certain, refuserois-je les avantages qui me sont offerts ?

BAZILE.

C'est-à-dire que ce comte est un malhonnête homme?

CHARLES.

Oui, un malhonnête homme, c'est le mot.

BAZILE.

Eh ben, laisse-nous faire. Si c'comte ou si c'valet, avec sa langue dorée, rentrent ici, je les arrangerons.

CHARLES, *révant.*

Bazile.

BAZILE.

Queuqu'c'est ?

CHARLES.

Est-ce la première fois que ce valet parle à ma femme?

BAZILE.

Je le pensons de même.

CHARLES.

Et elle a permis que le comte vînt ici?

BAZILE.

Oh, elle n'a rien dit d'ça.

CHARLES.

Et cette bourse ?...

BAZILE.

Elle ne vouloit pas la prendre, mais je l'y avons excitée.

CHARLES.

Quoi, ce valet, cet or, ces offres inconsidérées faites à une femme charmante, rien ne t'a fait pressentir l'affreuse vérité!

BAZILE.

Dam, je n'ons pas été élevé dans les vices du grand monde. Et quand un homme nous dit : je vous aimons, je vous voulons du bien, je vous en ferons, je l'en croyons sur sa parole.

CHARLES.

Quelle situation ! Un père menaçant d'un côté, un séducteur puissant de l'autre...

BAZILE.

Y faut appaiser l'un et rembarer l'autre.

CHARLES.

Bazile, si tu m'aimes...

BAZILE.

Oh de ça, tu sais ben que...

CHARLES.

Veille avec moi sur ma Caroline. Tu es facile, mais droit,

Te voilà instruit : si la jeunesse, si l'inexpérience de ma pauvre femme tournoient contr'elle et contre moi....

BAZILE.

Queu que tout ça signifie ? Quoi ! parce que c'te femme est pauvre, a n'sera pas honnête. J'sommes donc un fripon parce que j'n'avons que nos bras. C'te femme qu'a tout quitté, pour aller par-tout où t'a voulu la mener, qu'a tout souffert sans se plaindre, qu'aime tant son enfant, qui n'voit que toi, qui n'pense qu'à toi, c'te femme va oublier tout ça parce qu'un laquais habillé de rouge vient de l'y parler. N'es-tu pas honteux, dis, d'penser ça d'elle ? Queuque tu dirois si elle avoit peur qu'tu retournisses du côté d'ton père, et qu'tu la plantisses là elle et sa Cécile ? trouverois-tu ça à sa place ?

CHARLES.

Si elle doutoit de mon cœur, si elle en soupçonnoit un moment la pureté et la droiture....

BAZILE.

Eh ben, pourquoi n'veux-tu pas qu'elle soit aussi forte qu'toi ? Pourquoi ne feroit-elle pas son devoir comme tu fais l'tien ? N'vois-tu pas bien que la pauvreté avec toi, l'i est pus douce qu'la richesse avec un autre ? Elle est jeune : raison de plus pour la plaindre et l'aimer. Elle n'a pas d'expérience ? Veille pour elle, vois par tes yeux, et ne t'en rapporte pas à un ami à qui tu n'te fierois peut-être pas. Ton travail t'oblige à sortir ? Reste ici, et je travaillerons pour toi. Oui, j'aurons moins d'mal à travailler pour deux, qu'à voir que tu soupçonnes ta Caroline : c'est une honnête femme, et qui méritoit un mari plus confiant.

CHARLES.

Non, Bazile, non, je ne la soupçonne pas.

BAZILE, *à part.*

Y s'aimont d'tout leux cœur, et y's'craignont l'un et l'autre.

CHARLES.

Mais c'est que ce comte...

BAZILE.

Il en sortira avec un pied de nez.

CHARLES.

Je suis bien à plaindre !

BAZILE.

Ça s'passera, mon garçon.

CHARLES.

Tu l'espères ?

BAZILE.

J'en sommes sûrs.

CHARLES.

Le ciel t'entende, mon ami!

BAZILE.

V'là queuque zun qui monte.

CHARLES.

C'est mon frère, sans doute.... Moment cruel! Vas, Bazile, vas au-devant de ma femme. Engage-la à ne pas rentrer encore. Cette conversation pourroit l'affliger. Ménageons sa délicatesse.

BAZILE, *appercevant Verneuil fils.*

Il a l'air bonne personne.

SCÈNE II.

CHARLES, VERNEUIL, fils.

CHARLES.

Je t'attendois avec impatience : l'inquiétude est cruelle. Je suis tourmenté par l'amitié que j'eus toujours pour toi, par la résistance que j'aurai peut-être à lui opposer. Quel que soit le motif qui t'amène ici, quelle que soit ton opinion sur ma conduite, souviens-toi que j'ai pris mon parti, et que je suis inébranlable.

VERNEUIL.

Mon frère, je n'ai le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Je me garderai bien de prononcer entre mon père et vous. Je ne viens pas forcer vos sentimens, je n'ai pas même l'intention de les combattre; mais je vous aime parce que vous êtes mon frère, je vous plains, parce que vous êtes malheureux, et des conseils, dictés par l'amour fraternel, ne peuvent vous être désagréables.

CHARLES.

Malheureux! Oui, je le suis, si le bonheur réside dans les jouissances d'un luxe insolent, et dans ses superfluités. Mais si la vraie félicité tient à la paix de l'ame, si les charmes d'un amour mutuel, si les vertus et la beauté d'une épouse, si les sensations délicieuses attachées à la paternité, si ces avantages sont quelque chose, comparés à de vains préjugés, quel homme fut jamais plus heureux que je le suis.

VERNEUIL.

Mon ami, l'amour a ses illusions. Il vient un tems où le bat-

deau tombe, et où la vérité dissipe des prestiges qui nous furent long-tems chers.

CHARLES.

Des prestiges! Des illusions! Quoi, un bonheur que je sens! qui me pénètre, dont la douce influence renaît sans cesse et me console de mes maux, tout cela ne seroit que des chimères! Verneuil, peux-tu le penser? Te flattes-tu de m'en convaincre? Quand je sors pour occuper des bras déjà exercés au travail, quand je plie sous le faix, quand je sens la sueur ruisseler de chaque partie de mon corps, et que je me dis, courage, Charles, encore un effort, c'est pour ta femme et ton enfant, ils t'attendent au retour: alors mon travail s'ennoblit à mes yeux, mon ame s'exalte, mon courage se ramine, et je vois sans envie passer dans un char doré l'homme indolent, mort aux vraies jouissances et aux tendres émotions de la nature. Le soir, je reviens gaiement. Ma Caroline accourt vers moi, ma petite Cécile se hâte sur ses jambes foibles et peu sûres encore. Toutes deux me pressent dans leurs bras, m'embrassent tour-à-tour. Un repas frugal, mais où président l'appétit et la gaîté, termine la journée. C'est quelquefois un pain noir, un pain qui n'est accompagné d'aucun autre mets; mais ce pain que je partage avec des êtres chéris, qui ne doivent leur existence qu'à ma tendre sollicitude, ce pain me paroît délicieux. Reste avec nous, Verneuil. Tu ne mangeras pas peut-être, mais tu verras le tableau du bonheur.

VERNEUIL.

Ah! mon ami, pourquoi mon père ne t'entend-il pas déployer cette éloquence persuasive, qui me laisse sans force contre toi? C'est un bon père; mais il tient à ses opinions, il a pour lui les lois, et il invoque leur secours.

CHARLES.

J'invoquerai, moi, la nature et les hommes qui la connoissent.

VERNEUIL.

Les hommes sensibles te plaindront et voilà tout. Des juges intègres prononceront la dissolution d'un nœud...

CHARLES.

Ils oseroient le faire!

VERNEUIL.

Ils ne peuvent s'en dispenser.

CHARLES.

M'empêcheront-ils de respecter mes sermens! Fermeront

ils mon cœur au cri de ma conscience, qui me répétera sans cesse : sois honnête homme et remplis tes engagemens.

VERNEUIL.

Tu as déja encouru la haine de ton père.

CHARLES.

Elle est injuste, et c'est assez pour moi.

VERNEUIL.

Sa vengeance te poursuivra.

CHARLES.

Je tâcherai de m'y soustraire.

VERNEUIL.

Tu t'en flattes en vain, tu n'échapperas pas aux recherches de ces êtres vils qui se font un mérite de la délation et de la trahison.

CHARLES.

Je me défendrai, je défendrai les miens.

VERNEUIL.

Tu succomberas sous le nombre.

CHARLES.

J'aurai fait ce que j'aurai pu. Je recommanderai ma famille à la providence, et ma vengeance aux amis de la probité.

VERNEUIL.

Foibles ressources ! Il est des moyens plus sûrs...

CHARLES.

Et lesquels ?

VERNEUIL.

Céder pour un moment, paroître te rendre aux desirs de ton père, donner les mains à ses projets, et plus tard...

CHARLES.

Déshonorer ma femme ! Verneuil, Verneuil, je ne suis ni foible, ni injuste ; de tels conseils sont déplacés.

VERNEUIL.

Que veux-tu donc faire ?

CHARLES.

Mon devoir. Il est au-dessus de vos usages, de vos préjugés et de vos lois. Oublions un moment mon amour, mon bonheur ; et tout ce qui m'environne. Ne consultons que l'honneur : il doit être sacré pour toi. Caroline encore enfant, n'ayant que des vertus, et ne soupçonnant pas qu'il existât des vices, Caroline me plut, je le lui dis, et son cœur fut le prix du mien. Je l'enlevai à sa patrie, je lui fis faire une démarche dont elle ignoroit les conséquences : l'innocence est sans armes, aussi n'éprouvai-

je point de résistance ; mais je jurai par le ciel et par cet honneur, qu'on veut que j'oublie, d'être à jamais son amant, son époux, son protecteur. Si je suis tout pour elle, si elle n'a que moi dans l'univers entier, qui sente et qui adoucisse ses peines, dois-je lâchement les aggraver, déchirer un cœur où son image est gravée en traits de feu, vouer à l'infamie celle qui s'est fiée à ma foi, payer l'amour par un parjure, la confiance par une perfidie, et mon retour à la fortune par le comble de la scélératesse? Réponds. Si tu étois mon juge, oserois-tu prononcer contre moi?

VERNEUIL.

Ah! mon ami, tu me soumets, tu me subjugues, et malheureusement je ne puis rien pour toi.

CHARLES, *appercevant Caroline.*

La voilà celle qu'on veut que je trahisse.... Regarde et juge-moi.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE.

VERNEUIL, *bas à Caroline.*

Dissimulons, mon ami.

CHARLES.

Dissimuler! Je n'ai plus rien à ménager. L'affreuse vérité lui parviendroit tôt ou tard.

CAROLINE.

Qu'ai-je entendu?

CHARLES.

Je voulois t'épargner ce coup : les ménagemens deviennent inutiles. Notre perte est jurée, rien ne peut nous sauver. Nous n'avons plus que mon frère qui s'intéresse à nous; mais sa tendresse est impuissante, et ses efforts seront vains.

CAROLINE.

L'extrême danger me rend toute ma fermeté. Je ne suis plus cette femme timide qui te cachoit ses pleurs. Je soutiendrai ton courage, ou je le partagerai. Je me sens assez de fierté pour braver l'orage, et assez de noblesse pour pardonner à nos oppresseurs. Mais rien n'est désespéré encore. Monsieur, vous êtes le frère de Charles, et vous lui devez des secours. Si le comte de Verneuil a de la sensibilité, vous saurez l'émouvoir. Si je l'ai offensé, ramené par vos prières,

il me pardonnera une faute dont je ne connoissois pas l'étendue. Je suis pauvre, monsieur; mais ce n'est pas un crime. Je n'ai point de titres; mais je suis honnête. Telle que j'étois, Charles ne m'a pas dédaignée; et, après plusieurs années, il s'applaudit de son choix. Pourquoi son père proscriroit-il sa compagne? Charles, en m'élevant jusqu'à lui, est encore ce qu'il fut autrefois. J'ai un enfant, monsieur, et Charles est son père. C'est pour cet enfant malheureux que j'ose élever la voix. L'habitude du malheur me rendroit peut-être ma situation supportable; mais mon enfant.... ma Cécile....

CHARLES.

Tu l'entends, Verneuil. Voilà ma femme, voilà ta sœur. Si vraiment je te suis cher encore, peux-tu lui refuser ta protection et ton amitié?

VERNEUIL.

La compagne que tu as choisie doit être digne de toi, et je ne balance pas à me déclarer son frère et son ami.

CAROLINE.

Oui, je suis digne de lui, si l'amour tient lieu de tout. Si mon dévouement pour des parens qui me persécutent sans me connoître encore, si la foiblesse de l'innocence sont des titres qui puissent balancer des opinions, oui, monsieur, j'osé le croire, j'ai quelques droits à votre estime et à votre amitié. Que dis-je? Vous daignez me les offrir, et pourriez-vous me les refuser? Vous êtes le frère de Charles, le même sang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer.

VERNEUIL.

Les sentimens que vous inspirez, madame, ne permettent pas à l'ame qui les éprouve, d'en calculer la légitimité. Je suis vaincu, peut-être, par l'ascendant de la beauté, par les graces de la jeunesse, par ce langage intéressant auquel on ne peut résister; mais j'aime à céder au charme qui m'entraine. Puissé-je le faire partager à un père qui a déjà prononcé contre vous. Je connois son inflexibilité; mais j'espère qu'il ne sera pas sourd à la voix de la raison. Si elle ne suffit pas pour le persuader, j'appellerai la nature à mon aide, j'emprunterai ses expressions, j'en aurai le noble et touchant enthousiasme. J'ai à plaider la cause de la vertu. Mon père la connoît; il est sensible, et il ne me repoussera pas. (*Charles se jette dans ses bras.*)

Google

CAROLINE.

Le ciel enfin nous envoie un ami. Qu'il vous conserve et vous protége. Je ne sais, mais j'aime à croire que je vous devrai mon bonheur et mon repos. Vous êtes l'unique appui d'une famille entière. Au nom de dieu, ne l'abandonnez pas. C'est un frère, c'est une nièce, c'est une femme infortunée, qui n'espére qu'en vous, qui attend tout de vous, et dont vous ne tromperez pas l'espoir.

VERNEUIL.

Non, madame..... Non, ma sœur, votre espoir ne sera pas déçu. Je la mériterai, cette confiance dont vous m'honorez, et dont je me sens digne. Je vais trouver mon père, et faire passer dans son ame ce tendre intérêt, cette douce émotion dont vous m'avez pénétré, et qui vous feront toujours des amis de tous ceux qui pourront vous voir et vous entendre.

SCÈNE IV.

CHARLES, CAROLINE.

CAROLINE.

Je viens de me trouver des forces que je ne me connoissois pas. Ah! mon ami, que l'amour est puissant, quand il joint à ses droits les droits plus saints de la nature.

CHARLES.

Les préjugés les méconnoissent tous.

CAROLINE.

Ah! Charles, loin de combattre ma foiblesse, tu m'ôtes la dernière ressource du malheureux, l'espérance qui me soutient encore. Ah! mon ami, si l'idée d'un avenir plus doux n'est qu'une illusion, de grace laisse-la-moi : je n'y renoncerai peut-être que trop tôt.

SCÈNE V.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE.

BAZILE, *appercevant Caroline.*

Ah ben! c'est bon, ça! J'avions beau vous chercher et vous attendre. (*à Charles.*) Est-ce qu'elle a entendu?...

CHARLES.

Tout, mon ami, et elle vient de se montrer plus confiante que moi.

BAZILE.

C'est joli, ça. Parlez-moi d'une femme qui n'perd pas la tête. Ah! ça! Et ce monsieur?

CAROLINE.

C'est le digne frère de Charles.

BAZILE.

C'est un brave garçon, pas vrai? V'là comme vous êtes, vous autres. Vous avez toujours peur. J'étions sûr, rien qu'à le voir, que ce monsieur-là étoit honnête et loyal. Dame, c'est que j'ons le tact pour vous dévisager un homme. Et où ce qu'il est allé?

CHARLES.

Parler à mon père, mon cher Bazile, et le gagner, s'il est possible.

BAZILE.

V'là ce qui s'appelle un frère. Mais pourquoi que tu n'y vas pas, toi? On fait toujours mieux ses affaires soi-même que par ambassadeur.

CHARLES.

Je crains.....

BAZILE.

Quoi? Nas-tu pas peur qu'i t'batte! Que ton frère lui parle le premier, à la bonne heure: il essuiera la bourasque. Tu viendras ensuite, et ton père aura la langue morte, car enfin on ne peut pas toujours crier.

CHARLES.

Ah! si j'osois.....

BAZILE.

Tiens, Charles, les absens avont toujours tort. Mais juge des autres par toi-même. Si ta Cécile, dans quelques années, se brouilloit avec toi, qu'a vint par après te demander pardon, est-ce que, tu la rebuterois, réponds? Est-ce que t'en aurois l'courage? Hé ben, mon ami, je descendons tous du bon père Adam, je sommes tous pétris du même limon. Ton père n'sera pas pus pur que tu n'serois toi-même en pareil cas.

CAROLINE.

Ah! mon ami, je crois qu'il a raison.

BAZILE.

Et Caroline, pourquoi qu'a n'y va pas aussi? La jeunesse plaît toujours; et tenez, quand ou est jolie et qu'on sait tourner un compliment, on n'est pas en peine de s'tirer d'affaire.

CAROLINE.

Si je pouvois pénétrer jusqu'à lui....

BAZILE.

C'est ben aisé.

CAROLINE.

S'il pouvoit m'entendre....

BAZILE.

Faudra ben qu'i vous écoute. J'irons devant et je vous annoncerons.

CHARLES.

Quoi, Bazile....

BAZILE.

Queu qu'il y a encore? Est-ce que tu t'imagines que je serons gêné pour li dire : vot'fils fait ce qu'i doit, et vous le savez ben. Vous n'avez pas vu sa femme, et i'n'faut jamais faire fi de ce qu'on ne connoît pas. Attendez, attendez, je vais li parler, et de la bonne manière. (*Fausse sortie.*) A propos et où ce qu'i demeure?

CHARLES.

Ah! je n'ai pas pensé.....

BAZILE.

A li demander son adresse. Mais queu gens êtes-vous donc, vous autres? Diable emporte, vous n'avez pas pus d'tête que des hannetons. Mais vas donc, cours: il n'est pas loin c't'homme. Regardez s'i r'mue. Attendras-tu que les huissiers viennent te déclarer que tu n'es pus l'mari d'ta femme, que tu n'es pus l'père de ton enfant? Mais vas donc, au nom de Dieu, vas donc.

CHARLES.

J'y vais, mon ami, j'y vais.

BAZILE.

C'est ben heureux.

SCÈNE VI.

BAZILE, CAROLINE.

BAZILE.

Ah, vous allez voir comme j'vais vous r'tourner c't'affaire-là. Vous viendrez avec moi, vous m'entendrez pérorisor d'l'antichambre. Oh, c'est que je sommes fermes quand i's'agit d'l'a raison et d'nos amis. Hé, hé!

CAROLINE.

Bazile, vous espérez donc....

BAZILE.

Comment, si j'espère? Alle est bonne là, avec son espérance. Vous autres gens éduqués vous ne connoissez qu'des simagrées et des façons, et nous j'allons droit au fait. J'le saluerons d'abord, car à tout seigneur tout honneur; j'ajouterons, j'ajouterons.... Mais j'étudierons ça en route, car il faut faire un discours analogue à la circonstance.

SCENE VII.

BAZILE, CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE.

Que je m'estime heureux, belle Caroline, de vous rencontrer chez vous! Je viens vous entretenir de choses sur lesquelles il paroît que mon valet s'est mal expliqué, je viens combattre de petits scrupules, que, sans doute, je n'aurai pas de peines à dissiper.

CAROLINE.

Monsieur est le comte de Préval?

LE COMTE.

Oui, ma belle.

BAZILE.

Vous n'perdez pas de tems, monsieur, à c'qu'im'paroît.

LE COMTE.

Quel est ce garçon-là?

CAROLINE.

C'est un honnête homme, l'ami intime de Charles.

LE COMTE.

Et peut-être un peu le vôtre?

CAROLINE.

J'aime tous les amis de mon époux.

LE COMTE.

En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié, personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de Charles, personne n'est plus disposé à lui donner des preuves de bonté et d'attachement.

CAROLINE.

Ces preuves, monsieur, ont déjà été trop loin; je ne sais comment nous avons pu mériter....

LE COMTE.

La beauté a des droits aux hommages de tous les hommes, et la beauté souffrante est plus intéressante encore.

CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, que de tous les suffrages celui de Charles est le seul qui puisse me flatter. Je suis loin de me croire belle; mais il me suffit de le paroître à ses yeux. Quant à l'intérêt que vous me témoignez, j'ignore sur quoi il est fondé. Jamais je n'ai importuné de mes plaintes l'opulence ni la grandeur. Dans notre médiocrité, nous sommes même quelquefois utiles à nos semblables, et nous vous remercions de vos offres avec la modestie qui convient à notre situation, et la noble fierté qui sied à l'indépendance.

BAZILE, *à Caroline.*

Ferme, ça va ben.

LE COMTE.

Vous m'étonnez, Caroline.

CAROLINE.

Tant pis pour celles qui vous ont autorisé à douter des vertus les plus simples.

LE COMTE.

Vous avez vu votre mari?

CAROLINE.

Il me quitte à l'instant.

LE COMTE.

Et il vous a fait la leçon.

CAROLINE.

Il est des choses, monsieur, sur lesquelles je n'ai besoin des avis de personne.

LE COMTE, *à part.*

Réponse à tout. (*haut.*) Cependant vous avez consulté Charles....

CAROLINE.

Et je le devois, monsieur. Une femme qui respecte son mari, qui s'estime elle-même....

LE COMTE.

Oh! grace, s'il vous plait, de ces maximes qui portent avec elles l'ennui et le dégoût. Voici le fait: je vous ai envoyé de l'argent, parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin, je vous ai fait offrir ma protection, parce que je crois qu'elle peut vous être utile. Vous êtes épouse, vous êtes mère, nous observerons les bienséances qu'exigent ces deux titres. Je procure à Charles un emploi lucratif dans nos colonies. Vous éleverez votre enfant dans la plus grande aisance, et je veillerai moi-même à son éducation.

BAZILE.

Monsieur s'embarque donc aussi pour les grandes Indes ?

LE COMTE.

Non, monsieur, je ne m'embarque pas. Je garde avec moi la belle Caroline, dont la santé délicate ne supporteroit pas un aussi long voyage, et je....

BAZILE, *chantant.*

On s'expose à compter fleux fois....

CAROLINE.

C'est assez, monsieur, terminons un entretien qui me gêne, et qui ne vous conduiroit à rien. Supprimez un langage qui ne convient point à mes mœurs, et qui ne prouve pas en faveur des vôtres.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, *dans le fond du théâtre.*

CHARLES.

C'EST Préval.

LE COMTE.

La belle Caroline a de la mémoire. Tantôt, elle ne parloit pas ainsi.

CAROLINE.

C'est qu'il est difficile d'etre en garde contre des pièges qu'on ne soupçonne pas.

LE COMTE.

Voilà du Charles tout pur. C'est un beau parleur, dit-on, que ce Charles.

BAZILE.

Oui, monsieur, i'parle ben et pense de d'même.

LE COMTE.

C'est fort bien, c'est fort bien, mon ami. Vous êtes décidément l'ami de la maison.

BAZILE.

Oui, monsieur, je sis l'ami de la maison, et j'm'en pique.

LE COMTE.

Allons, Caroline, soyez de bonne foi. Convenez du moins que c'est une cruelle chose qu'un mari jaloux. Ces gens-là voient tout en noir, et l'intrigue la plus innocente....

CHARLES.

Quelle horreur!

BAZILE.

BAZILE.

Qu'appelez-vous intrigue? N'y a pas ici de femme à intrigue, entendez-vous, monsieur, et vous êtes un mal avisé.

LE COMTE.

Caroline, vous avez fait choix d'un ami qui s'exprime fortement, et qui n'a pas....

CAROLINE.

Ce vernis imposteur dont on décore les vices.

LE COMTE.

Madame, madame, il faut que j'aie autant d'amour pour supporter.....

CHARLES, *avec une colère concentrée.*

C'est donc de l'amour que vous avez, monsieur.

BAZILE.

Oui, v'là le grand mot lâché.

CHARLES.

Vous ne trouverez ici ni complices, ni victimes, je vous en avertis. Voilà votre or, monsieur; ma femme, en l'acceptant, n'a prouvé que la simplicité de l'innocence. Je vous le rends, moi, avec connoissance de cause. Je vous fais grace des reproches que mérite votre conduite, et s'il vous reste quelque délicatesse, vous me saurez gré de la mienne. Voilà la première fois que vous vous montrez dans un asyle qui devroit vous être inconnu : j'ose espérer que ce sera la dernière, je vous en prie, et je me flatte que vous ne me refuserez pas la seule grace que j'attends de vous.

BAZILE.

Hé bien, queu qu'vous direz à ça?

LE COMTE.

Qu'on se trompe quelquefois sur les objets des graces qu'on se plaît à répandre.

CHARLES.

Dispensez-moi de parler plus clairement. L'explication ne seroit pas à votre avantage.

LE COMTE.

Mais quelquefois aussi on a assez de crédit pour venger des outrages.....

CHARLES.

Je vous entends, monsieur, il faut opter entre l'infamie et votre haine. Mon choix n'est pas douteux.

LE COMTE.

Vous bravez tout, vous autres qui n'avez rien à perdre. Mais quand on est bien avec le Ministre....

BAZILE.

Et qu'on vous ressemble, c'est signe que la France est bien gouvernée.

CHARLES.

Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité; et je les estime assez pour croire qu'ils ne seront pas les instrumens d'une basse passion, et qu'ils ménageront l'homme honnête qui sait vous résister.

LE COMTE.

On saura rabattre ce petit orgueil.

CHARLES.

Je ne vous crains pas. Je suis votre égal par la naissance, et je suis au-dessus de vous par les sentimens.

CAROLINE, *d'un ton suppliant.*

Mon ami!

BAZILE.

Oui, morgué, c'est ben dit, l'fils du comte de Verneuil s'moque de vous et de vos pareils.

LE COMTE, *vivement.*

Vous êtes le fils du comte de Verneuil!

CHARLES.

Que vous importe?

LE COMTE.

Qui a des terres en Picardie?

BAZILE.

En Picardie, ou ailleurs: mais qu'est à Paris, à bon compte, et qu'à l'bras aussi long qu'vous, entendez-vous?

CAROLINE.

Bazile, qu'avez-vous dit?

LE COMTE, *à part.*

Ah! je respire.

CAROLINE, *à Charles et à Bazile.*

Venez, mon ami, venez, Bazile. (*en sortant.*) O mon Dieu, détournez de nous les malheurs qui nous menacent, ou donnez-nous la force de les supporter. (*Elle emmène Bazile et son mari, qui, en sortant, regardent le comte d'un air menaçant.*)

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Ah ! monsieur Charles, vous êtes le fils du comte de Verneuil ? Un mariage en l'air, une fugue de la maison paternelle, et de grands mots pour masquer tout cela : me voilà au courant. La jeune personne joue son rôle à ravir. Ses graces négligées, son petit air révêche, la rendent plus intéressante encore. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti. Puisque Verneuil est à Paris, je le découvrirai facilement; j'irai le trouver, et je connois des moyens de mettre à la raison monsieur Charles et sa petite moitié.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

VERNEUIL PERE, VERNEUIL FILS.

VERNEUIL père.

Non, monsieur, non, je n'en entendrai pas davantage. Vos réfléxions ne rendent pas la faute de votre frère moins grave, et je n'en suivrai pas moins mes projets.

VERNEUIL fils.

Mais, mon père....

VERNEUIL père.

Mais, mon fils, il n'y a point d'erreur qu'on ne puisse colorer avec un peu d'esprit. D'ailleurs, vos instances me fatiguent : faites-moi grace de ce que vous pourriez ajouter encore.

VERNEUIL fils.

Me faites-vous un crime de mes prières ? Voudriez-vous...

VERNEUIL père.

Non, je ne blâme pas, j'en conviens, le sentiment qui vous a conduit vers moi. Votre frère a toujours des droits à votre amitié, et vous avez dû prendre sa défense. Mais ce frère rebelle à mes volontés, insensible à mes menaces, passant du désordre à la misère, et n'ayant plus qu'un pas à faire, pour tomber dans l'avilissement, votre frère a éteint en moi tout sentiment de tendresse. Enfin, mon fils, vous venez de faire votre devoir, et je ferai le mien.

VERNEUIL fils.

Quoi, décidément, monsieur, vous allez vous armer contre lui, solliciter la cassation d'un mariage....

VERNEUIL père.

Je ferai mieux, monsieur, je l'obtiendrai. Votre frère ne m'a pas consulté, pour se livrer à son fol amour. Il n'ignoroit pas cependant qu'il étoit sous ma dépendance; il connoissoit

les lois : a-t-il cru que je n'en réclamerois pas l'appui ? S'est-il flatté d'échapper à leur vengeance ? Vous flattez-vous, vous-même, qu'oubliant les obligations de mon état, renonçant au fruit de trente ans de soins et de travaux, je partagerois enfin les égaremens de votre frère par une indulgence criminelle.

VERNEUIL fils.

Vous le jugez bien sévèrement, mon père, si vous pensez....

VERNEUIL père.

Jeune homme, si jamais vous êtes père, vous apprendrez, peut-être, ce qu'il en coûte à un bon cœur pour en déchirer un autre. Vous ne soupçonnez pas ce qui se passe dans le mien ; mais je suis comptable de ma conduite à tous les pères de famille, à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux fixés sur moi. Si votre frère n'eût violé que des préjugés, je lui pardonnerois, et je m'en sens capable ; mais sa fortune renversée, sa réputation perdue, et le mépris des honnêtes gens, sont-ce là des chimères, monsieur ? Rangé dans la dernière classe du peuple, vendant son tems et son travail à quiconque veut les payer, exposé aux outrages de l'opulence, dénué enfin de cette énergie qui relève une ame dégradée et lui rend son premier lustre, tel est votre frère. Est-ce à ces traits que je dois reconnoître mon fils ?

VERNEUIL fils.

Sa déplorable situation fait sa gloire ; elle est l'effet de la noble résistance qu'il oppose à l'adversité.

VERNEUIL père.

Elle est l'effet de son fol entêtement. Cet héroïsme prétendu ne peut tenir contre l'examen de la raison. Il peut en imposer à ces jeunes gens inconsidérés, qui n'approfondissent rien ; mais je n'y vois, moi, que l'éloignement de tous ses devoirs, qu'un vil moyen de persévérer dans son odieuse conduite, de se conserver une femme....

VERNEUIL fils, *vivement.*

Comme il y en a peu. Une femme charmante.

VERNEUIL père.

Une femme charmante ! Ils ont tout dit, quand ils ont prononcé ce mot-là. Mais je veux qu'elle soit telle qu'elle vous a paru, qu'elle mérite jusqu'à un certain point le rare éloge que vous m'en faisiez tout-à-l'heure, qu'en faut-il conclure ? Que si elle étoit sans agrément, sans douceur, sans quelques qualités estimables, peut-être, elle n'exerceroit point sur votre

frère un empire aussi absolu. Mais si toutes les femmes, pourvues de quelques attraits, s'en faisoient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriveroit-il ? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, et plus tard, les regrets, la honte et la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, et elle a dû armer les lois contre les séductions d'un sèxe, et les folles passions de l'autre.

VERNEUIL fils.

Ces idées, mon père, justes et vraies en général, n'empêchent pas des exceptions méritées. Mon frère est un homme d'honneur.

VERNEUIL père.

A vos yeux. Au moins ce n'est qu'un rebelle que rien ne peut justifier.

VERNEUIL fils.

Je le justifierois, mon père, si vous vouliez m'entendre avec tranquillité.

VERNEUIL père.

Vous ne pouvez rien me dire que vous ne m'ayez déjà dit. Finissons et laissez-moi.

VERNEUIL fils.

Encore un mot, de grace.

VERNEUIL père.

Vous abusez de ma patience.

VERNEUIL fils.

Si vous voyiez son épouse....

VERNEUIL père.

Son épouse, dites-moi ? Une inconnue....

VERNEUIL fils.

Ses parens sont honnêtes.

VERNEUIL père.

Sans fortune....

VERNEUIL fils.

La vôtre est considérable.

VERNEUIL père.

Sans naissance....

VERNEUIL fils.

C'est un don du hazard.

VERNEUIL père.

Et peut-être sans éducation.

VERNEUIL fils.

Son langage, ses principes annoncent un esprit cultivé et un cœur pur

VERNEUIL père.

Jeune insensé ; et quelle preuve vous en a-t-elle donné ? En est-ce une que d'avoir quitté sa patrie en fugitive, que de s'être unie à votre frère contre les lois et sans mon aveu.

VERNEUIL fils.

Elle étoit enfant alors, et ne prévoyoit pas les suites funestes...

VERNEUIL père.

A la bonne heure ; mais votre frère étoit un homme fait, et n'a agi qu'avec connoissance de cause.

VERNEUIL fils, *vivement.*

Sa femme est donc innocente.

VERNEUIL père.

Et quand elle le seroit, qu'en résulteroit-il ?

VERNEUIL fils.

Que vous devez la plaindre et la secourir.

VERNEUIL père.

Oui, je la plains, n'en doutez pas : mon ressentiment ne me rend pas injuste. Si en effet, elle n'a cédé qu'aux pressantes sollicitations de votre frère, si son extrême jeunesse lui a fait violer des bienséances, que peut-être elle ne connoissoit pas encore, oui, je m'intéresserai à son sort, et je l'adoucirai.

VERNEUIL fils.

Et ce foible enfant....

VERNEUIL père, *vivement.*

Je ferai tout pour lui.

VERNEUIL fils.

Ah ! mon père, je ne désespère pas encore de vous voir ratifier un mariage....

VERNEUIL père.

Ratifier ce mariage ! Quel mot avez-vous osé proférer !

VERNEUIL fils.

Qu'a-t-il donc de si révoltant, mon père ?

VERNEUIL père.

Je vous ai dévoilé mes principes. Respectez-les, du moins, si vous ne voulez pas les adopter.

VERNEUIL fils.

Mon malheureux frère est donc perdu sans retour ?

VERNEUIL père.

Sans retour ? Non, monsieur, son sort dépend de lui.

VERNEUIL fils.

Ah! mon père, ordonnez, que doit-il faire?

VERNEUIL père.

Vous me le demandez! Qu'il rompe un engagement qui m'offense, et qu'il n'auroit jamais dû former. Qu'il redevienne mon fils, et je lui rendrai son père.

VERNEUIL fils.

Ah! monsieur, à ces conditions.....

VERNEUIL père.

Je vous entends, monsieur. A ces conditions, il refuse mon amitié et le pardon généreux que je voulois lui accorder. Gardez-vous de m'en parler davantage, si vous ne voulez partager avec lui ma juste indignation.

VERNEUIL fils.

Je vous supplie, monsieur....

VERNEUIL père.

Vous m'avez entendu. Retirez-vous.

VERNEUIL fils.

Vous l'ordonnez.

VERNEUIL père.

Retirez-vous, vous dis-je.

VERNEUIL fils, *en sortant.*

Attendons un moment plus favorable.

SCENE II.

VERNEUIL père, *seul.*

Il m'en a coûté pour résister à ce jeune homme, pour lui montrer une inflexibilité qui n'est point dans mon caractère. J'aime qu'il soit l'ami de son frère. Je ne puis même blâmer intérieurement l'infortuné qui me résiste. Cette résistance prouve son honnêteté. S'il étoit capable d'abandonner sans efforts une femme intéressante, d'oublier un enfant qui lui doit être cher, oui, je le sens, je le mépriserois, et ce seroit pour moi le dernier des malheurs. Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs donc je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère. La différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages. Je dois m'y opposer, je le dois et je le veux.

SCÈNE III.

VERNEUIL PERE, BAZILE.

BAZILE, *s'échappant des mains des domestiques qui veulent le retenir.*

Mais queuque c'est donc qu'ça ? J'vous dis qu'i faut que je lui parle, et pour affaire pressée.

VERNEUIL père.

Qu'y a-t-il ?

BAZILE.

C'est nous, monsieur, qui venons vous rendre un service, et à qui vos valets voulont barrier l'entrée.

VERNEUIL père.

Laissez cet homme, je l'entendrai. (*Les domestiques sortent.*)

BAZILE, *à la cantonnade.*

Allons, messieurs, retournez à vot'postes, et soyez pus polis une autre fois avec l'shonnêtes gens qui avont besoin de vous.

VERNEUIL père.

Que voulez-vous, mon ami ?

BAZILE *saluant.*

Monsieur.... Je m'appelle Bazile, honnête homme de profession, commissionnaire de mon métier ; et l'ami particulier de Charles Verneuil.... que vous connoissez ben.

VERNEUIL père, *douloureusement.*

Vous êtes son ami.... Ah ! le malheureux !

BAZILE.

C'n'est pas mon amitié, monsieur, qui fait son malheur, ben au contraire, et il vous en rendroit témoignage : c'est la colère, c'est l'abandon de son père, qui font son tourment. Mais il n'tient qn'à vous qu'tout ça finisse : laissez-là vos orgueilleuses fariboles, morgué, soyez père : nature vat'avant tout.

VERNEUIL père.

Mon ami, ces choses-là ne vous regardent pas.

BAZILE.

Eh ! pourquoi ça ! monsieur ? parce que je sommes pauvre ; parce que je n'avons qu'un mauvais habit ? N'faut pas juger l'homme par sa couverture, c'est à l'usé qu'on connoît l'drap. Y a là dessous un bon cœur qui sent vos chagrins, et qui veut y mettre eune définition. N'faut pas être d'qualité pour compatir aux peines d'ses semblables.

VERNEUIL père.

Mon ami, vous m'étonnez.

BAZILE.

Tant pis pour vous, monsieur. Vous êtes étonné d'voir que j'allons droit au but, que j'ne vous flagornons pas? Je venons hardiment, parce que j'sommes chargé d'une bonne cause; j'avons confiance en vous parce qu'vous portez un air d'bonté, et que vot'cœur ne donnera pas un démenti à vot'physionomie. Vous êtez nob', vous êtes riche, c'est bien fait à vous, mais tout ça n'embarlificote pas, je vous en avertis. Au bout d'tout, vous n'êtes qu'un homme, j'en sis un autre, et entre hommes on peut s'parler.

VERNEUIL père.

Eh bien! mon ami, parlons. Quel est donc ce service que vous comptez me rendre?

BAZILE.

Je venons vous empêcher d'faire une sottise.

VERNEUIL père.

Que dites-vous?

BAZILE, *appuyant.*

Je venons vous empêcher d'faire une sottise. Pourquoi voulez-vous désoler mon ami Charles, et poignarder sa Caroline? C'est-y juste, c'est-y beau? d'ailleurs, mousieur, il y a un enfant, y a un enfant....

VERNEUIL père, *avec sentiment.*

Hé! je le sais.

BAZILE.

Vous l'savez! J'aurions parié qu'vous n'vous en doutiez pas. Oui, monsieur, y a un enfant, beau comme l'amour, et qui vous ressemb' comme deux gouttes d'eau.

VERNEUIL père, *avec émotion.*

C'est assez, mon ami, c'est assez.

BAZILE.

Non, monsieur, je n'aurons pas de cesse, que je n'vous ayons abattu tout-à-fait. Vous vous attendrissez, c'est bonne marque. Allons, morgué, vienne un bon rémora; que j'ayons la gloire de remettre le père et le fils dans les bras l'un d'l'autre. Dites tant seulement, je l'i pardonne, et y tombe à vos pieds.

VERNEUIL père.

Il est ici!

BAZILE, *à demi voix.*

Oui, monsieur, il est ici, et c'est nous qui l'y avons amené; y craignoit d'y venir; mais je l'i avons répondu d'vous.

VERNEUIL père.

Il craignoit de venir! Ah! il sent trop combien mon ressentiment est juste.

BAZILE.

Oui, monsieur, vot'ressentiment est juste, je n'en disconvenons pas; mais, à tout péché, miséricorde. Vous aviez un père autrefois, n'avez-vous jamais eu besoin de son indulgence? Ne vous a-t-il jamais rien pardonné? Mettez la main sur la conscience, monsieur, traitez l's'autres comme vous avez été ben aise qu'on vous traitît vous-même. Charles n'a manqué que parce qu'il a le cœur bon, n'y a pas d'quoi l'i en vouloir toute la vie. Queu plaisir d'pardonner à son fils, d'adopter une famille qu'est si digne d'être heureuse, queu doux momens vous pouvez vous procurer. Il n'en sera pas r'tardé davantage. J'vas chercher vot'fils, et vous n'm'en dédirez pas.

VERNEUIL père, *avec effort.*

Gardez-vous-en bien, je vous le défends.

BAZILE.

Comment, monsieur.

VERNEUIL père, *avec une tendresse qu'il s'efforce de dissimuler.*

Je ne veux pas le voir.... Je ne veux pas le voir, mon cœur lui est à jamais fermé.

BAZILE.

Queu qu'c'est donc qu'ces cœurs d'qualité, où qu'l'amitié va et vient à commandement! Vous m'aimeriez pus Charles, et vous êtes son père? C'est impossible, ça, monsieur. Quoi, quand j'l'avons secouru, nous, qui ne lui sommes rien, qui ne l'connoissions pas, qui n'en avions pas seulement entendu parler, vous ne seriez pas honteux de vous montrer père sans naturel, et d'ajouter à ce que souffre déjà c'pauvre garçon, l'fardeau de vot'inimitié! Une haine éternelle est indigne d'un honnête homme, et on n'doit pas frapper l'foible qui demande grace.... Mais, non, monsieur, non, vous ne persévérerez pas dans de pareils desseins. Vous avez trop compté sur vos forces, en faudroit de surnaturelles, pour résister à un enfant repentant et soumis. Viens, Charles, viens, mon camarade. Encore un effort, et tout est réparé.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

BAZILE, *entraînant Charles vers son père.*

Le v'là, monsieur, repoussez-le, si vous en avez le courage.

CHARLES, *se jettant aux pieds de son père.*

Mon père!

VERNEUIL père, *se cachant le visage.*

Laissez-moi, laissez-moi.

CHARLES.

Vous me rejettez de votre sein! Mon père, que vous ai-je fait?

VERNEUIL père, *se retournant vers son fils.*

Ce que tu m'as fait, cruel enfant, tu oses me le demander? Dans quel état je le revois!.... portant les livrées de la misère, manquant de tout, peut-être..... Ah! Charles! Charles!

CHARLES.

Mon père, mon digne père!

VERNEUIL père.

Viens-tu aggraver mes chagrins, ou viens-tu les effacer? Mon cœur saigne en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect, qui me tue. Tu me connois, ingrat, dis un mot, et mes bras te sont ouverts.

CHARLES.

Ordonnez, mon père. Je vous respecte, je fais plus, je vous aime tendrement. Il m'est affreux de vivre loin de vous. Que ne ferois-je pas pour regagner votre tendresse? Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à sacrifier tout, tout, excepté la nature et l'honneur.

VERNEUIL père.

Charles, tu vois ma foiblesse : j'aurois voulu te la cacher en vain. J'ai imposé silence à ton frère, j'ai résisté à ton ami; mais mes forces sont épuisées, et je me montre tel que je suis. Je ressens à-la-fois tes douleurs et mes peines; leur réunion est trop forte, je ne puis la soutenir. Mon ami, ayes pitié de ma vieillesse, ne me fais pas descendre au tombeau avant le tems, ne m'oblige pas à m'armer contre mon sang, à faire retentir les tribunaux de mes plaintes, à t'accabler enfin, quand tu peux te rendre encore. Vois mes larmes, elles

coulent devant toi, et je n'en rougis point. C'est un tribut que m'arrache la nature, et tu n'y seras pas insensible.

CHARLES.

Malheureux! qu'ai-je fait? J'ai porté la mort dans le sein de mon père. Mon père, pardonnez-moi.

VERNEUIL père.

Ah! qu'ai-je desiré, que de pouvoir t'absoudre?

BAZILE.

Vous le voyez, m's amis; dans ce monde il n'sagit que de s'entendre.

CHARLES.

Livrez-vous à toute votre bonté, mon père, reconnoissez ma femme, adoptez mon enfant.

VERNEUIL père, *se détournant.*

Je ne le puis, je ne le puis.

CHARLES.

Vous le ferez, mon père, si je vous suis cher encore.

VERNEUIL père.

Charles, tu veux abuser de mon état, me contraindre à une démarche que je rétracterois dès que je serois rendu à moi-même? Quelle est donc la tyrannie des passions, quelle est donc leur violence, si elles nous égarent ainsi.

CHARLES (1).

Oui, mes passions m'ont égaré, mon père, j'en fais l'aveu devant vous. Mais elles m'égarèrent à un âge où on ne connoit pas le danger. Elles m'égarèrent quand j'osai adresser à Caroline les premiers vœux de cet amour que vous avez condamné, voilà mon unique faute, la seule dont je puisse me repentir. Mais une enfant, arraché à ses parens, entraînée dans une terre étrangère, des sermens que vous avez proscrits, mais que j'ai prononcés dans toute la ferveur de mon ame, mon exactitude à les observer, ma constance envers mon épouse, ma tendresse envers mon enfant, sont-ce là des liens frivoles que le respect filial doive annuller, que votre sévérité puisse rompre? Vous m'ordonnez d'être enfant soumis, et vous me défendez d'être père! Il faut admettre tous les devoirs du sang, ou les rejetter tous également. Foibles et innocentes créatures, dont l'une s'est confiée à moi, dont l'autre me doit l'existence, je tiens à vous plus qu'à la vie, et jamais je ne vous abandonnerai, j'en atteste le ciel, ce ciel, témoin de mes promesses. Que ses mala-

(1) Pendant ce couplet, Bazile sort, amène Caroline, et la reconduit à la fin de la scène V.

dictions m'accablent, que sa main toute-puissante s'appesantisse sur moi, si des préjugés l'emportent sur l'honneur, et si la tyrannie fait taire la nature.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, *dans le fond.*

VERNEUIL père.

MALHEUREUX! qu'as-tu dit? Tu accuses de tyrannie un père qui va au-devant de toi, qui ne profère que des paroles de paix, qui la porte dans son sein, et qui veut la faire passer dans le tien. Sais-tu que j'ai fait tout ce que tu pouvois attendre d'un père indulgent et sensible, que le mépris de mes bontés va rallumer les sentimens de vengeance que je voulois étouffer? Ne crains-tu pas, fils ingrat et dénaturé, que la malédiction du ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne?

CAROLINE, *à part.*

Ah! malheureuse!

CHARLES.

J'en mourrois, peut-être; mais je le recevrois avec la fermeté du courage, et la résignation qu'inspire l'innocence.

VERNEUIL père.

L'innocence qui brave un père.

CHARLES.

Un père qui exige l'impossible.

CAROLINE, *à part.*

Je suis perdue.

VERNEUIL père.

Si vous étiez à ma place, vous permettriez-vous ce que vous me demandez?

CHARLES.

Si vous étiez à la mienne, vous conduiriez-vous autrement? Répareriez-vous une faute par un crime? Vous laisseriez-vous intimider par de vaines menaces?

VERNEUIL père.

Ainsi donc ces menaces, loin de vous ramener à votre devoir, irritent un caractère fougueux, qui, dès long-tems ne connoît plus de frein? Charles, Charles, ce moment est le dernier qui vous reste, vous en profiterez, si vos passions vous permettent encore de réfléchir.

CHARLES.

J'ai résisté à vos larmes, jugez, mon père, si rien peut m'ébranler.

VERNEUIL père.

C'en est assez, je me montrerai aussi inflexible que le barbare, que rien ne peut amollir. Je le romprai, n'en doutez pas, ce nœud frivole que vous révérez, et que je mépris. Aujourd'hui, aujourd'hui même, vos juges et les miens entendront mes plaintes, et ils n'y seront pas insensibles.

CAROLINE *à part.*

Il ne me reste que ce parti, et je suis décidée. (*à Verneuil père.*) Epargnez-vous, monsieur, une démarche inutile. C'est assez du mépris que vous me marquez, sans y ajouter un éclat déshonorant pour tous trois. La loi parle en votre faveur, profitez-en sans l'invoquer. Victime innocente, je me soumets, je me résigne au coup qui me menace. Loin d'armer le père contre le fils, je m'immolerai pour les réunir. Jamais l'amour ne me parla aussi haut en faveur de Charles qu'au moment où je le perds à jamais. Mais je lui impose silence, j'étouffe ses plaintes et ses regrets. Charles étoit mon époux, je pouvois, je devois le croire. Je vous le rends, monsieur, il est libre, et du moins vous ne l'arracherez pas de mes bras.

CHARLES.

Caroline, que fais-tu ?

CAROLINE.

Ce que je dois. C'est pour toi que j'ai abandonné mes parens et une patrie, c'est pour toi que j'ai supporté la misère, je t'immole à présent ma réputation. (*à Verneuil père.*) Voilà le dernier de mes sacrifices, monsieur, la mesure de l'infortune est comblée. Malheureuse de n'avoir plus rien à offrir à l'amant que j'adorai, et à l'époux qu'il faut que j'abandonne.

VERNEUIL père, *à part.*

Que sa douleur est touchante! pourquoi faut-il....

CHARLES.

N'atteste pas l'amour. Il ne connut jamais ces sacrifices affreux, dictés par la crainte, arrachés par la force. Si ton cœur, comme le mien....

CAROLINE.

Arrête, n'ajoute pas à l'horreur de ma situation. Eh! ne sens-tu pas, ingrat, que l'état humiliant où je me réduis pour toi, est la preuve la plus forte que je puisse te donner de mon amour ? Que l'amour seul est capable de ce dévouement

absolu, de ce courage surnaturel, qui te rendent à toi-même et à ton père? Toi, qui allois calomnier mon cœur, je mépriserois le tien, si tu doutois de ce qu'il m'en coûte pour remplir cet horrible devoir.

BAZILE *à Verneuil père.*

Et tout ça n'vous émut pas. C'est incompréhensible.

VERNEUIL père, *à Caroline.*

Je commence à vous connoître et à vous apprécier. Votre délicatesse ne sera pas sans récompense. Je me charge de votre bien-être, j'élèverai l'enfant malheureux....

CAROLINE.

Vous me connoissez, dites-vous, et vous croyez que je recevrai vos bienfaits, que je vous confierai ma Cécile! Moi, je mettrois un prix à mon honneur, je livrerois mon enfant à celui qui lui arrache son père : C'est alors que je mériterois mon sort. Non, monsieur, seule, ignorée et pauvre, mais courageuse et patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'éleverai mon enfant dans cette heureuse obscurité où l'on cultive encore les vertus de la nature. Il apprendra de moi à souffrir sans se plaindre, à pardonner à ses oppresseurs, et si je suis condamnée à pleurer sa naissance, je vivrai pour réparer ma faute, et je mourrai sans remords. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

VERNEUIL père, CHARLES, BAZILE.

VERNEUIL père.

Je suis dans une agitation.... J'éprouve un trouble.... Ma tête n'est plus à moi.... Charles, je conçois la force du sentiment qui vous attache à Caroline. De toutes les femmes que je connois, c'est celle qui vous convient le plus parfaitement, si elle joignoit à son mérite et à ses agrémens personnels ce qui rend la vie douce et ce qui la fait aimer.... J'aime, je plains votre Caroline....

CHARLES, *hors de lui.*

Vous l'aimez.... vous l'aimez.... (*à Bazile.*) Entends-tu? Mon père dit qu'il l'aime.

VERNEUIL père.

J'ai besoin de me recueillir, mon fils, retirez-vous. Je ne vous dis pas ce que je voudrois pouvoir faire.... ce que je ferai peut-être; mais, dans tous les cas, soyez convaincu, mon cher Charles, que votre père est votre meilleur ami. (*Charles lui baise les mains.*)

BAZILE.

BAZILE.

Viens, Charles, viens, mon ami : ne dérangeons pas ce brave homme-là. Mais d'queque façon qu'ça tourne, sois sûr que Bazile te reste, et compte toujours sur son cœur et sur ses bras.

CHARLES.

Je me retire, mon père, je vous laisse à vos réfléxions. Pensez à trois personnes, que vous pouvez élever du fond de l'abîme au comble de la félicité. Quelque soit l'évènement, j'emporte votre estime. Oui, vous m'estimez, mon père, je vous connois trop pour en douter, et cette persuasion me soutient et me console.

SCENE VII.

VERNEUIL père, *seul.*

Oui, je t'estime, et comment m'en défendre! Comment résister à des attaques multipliées, contre lesquelles ma raison est impuissante... Ils me l'avoient bien dit : cette femme est étonnante. Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, je ne me conduirois pas autrement.... Cependant puis-je céder! Cruelle incertitude!.... Et pas un ami près de moi à qui je puisse me confier, dont les conseils viennent à mon aide.... Quelle pénible situation!

SCENE VIII.

VERNEUIL PERE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Monsieur le comte de Préval.

VERNEUIL père.

Faites entrer. (*Le Laquais sort.*)

SCÈNE IX.

VERNEUIL PERE, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE, *l'embrassant.*

Eh! mon cher Verneuil, que je suis aise de vous voir : il y a douze ans au moins que je n'ai eu ce plaisir.

VERNEUIL père.

Il est vrai, monsieur, qu'il y a long-tems que nous nous sommes perdus de vue. Votre crédit est dit-on, au plus haut point, je vous en félicite. Mais je ne suis à Paris que d'hier. Comment avez-vous su.....

LE COMTE, *du ton de fausseté.*

J'étois ce matin chez le ministre, on a parlé de vous, quelqu'un a dit vous avoir vu arriver, je me suis empressé de vous chercher, et de venir vous offrir mes bons offices.

VERNEUIL père.

Vous me faites plaisir. Je ne connois plus personne à Paris, et je serai bien aise de pouvoir m'y réclamer de quelqu'un qui y jouisse d'une certaine considération.

LE COMTE.

Je suis l'homme qu'il vous faut et je suis enchanté d'être ici. Mais quelle affaire vous a donc conduit à Paris?

VERNEUIL pere.

Un projet médité long-tems, adopté avec peine, et que, peut-être, je n'aurai pas la force d'exécuter.

LE COMTE.

C'est peut-être l'escapade de votre fils aîné, qui....

VERNEUIL père.

Vous en êtes instruit ?

LE COMTE.

Eh, sans doute, il en a été question ce matin dans les bureaux. On vous plaint, on s'étonne de ce que vous ne l'empêchez pas....

VERNEUIL père.

J'étois venu dans le dessein de rompre ce mariage.

LE COMTE.

Plaisant mariage! Combien vous et moi en avons-nous contracté de semblables!

VERNEUIL père.

C'est n'est pas le moment de plaisanter, monsieur, je ne suis pas remis encore du trouble où m'ont jeté ces deux infortunés.

LE COMTE.

Vous les avez vus?

VERNEUIL père.

Hélas! oui!

LE COMTE.

Et ils vous ont touché, sans doute ?

VERNEUIL père.

Ah! au-delà de toute expression.

LE COMTE.

On aura joué la douleur, la probité, on aura hazardé quelques larmes, auxquelles vous aurez répondu par les vôtres. Et au lieu d'user de votre autorité, vous aurez peut-être donné les mains....

VERNEUIL père.

Non, monsieur, non, je ne suis pas aussi facile que vous l'imaginez. J'ai été sensiblement touché, je l'avoue, du désespoir de mon fils. Ses prières m'ont ému, ses raisonnemens m'ont presque persuadé. Cependant, je n'ai rien promis, et je suis maitre encore du parti que je voudrai prendre.... Mais c'est qu'il est si difficile de juger sainement de sa propre cause! D'ailleurs ils sont tous contre moi Ils m'attaquent avec tant d'avantages.... Cette femme sur-tout....

LE COMTE.

On la dit très-jolie.

VERNEUIL père.

Très-jolie, non.

LE COMTE, *à part.*

Il est difficile.

VERNEUIL père.

Mais si intéressante!.... Une façon de penser si délicate, une noble fierté, qui lui sied si bien!....

LE COMTE.

Ces femmes-là sont adroites.

VERNEUIL père.

Non, non, il y avoit une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne sauroit approcher.

LE COMTE.

Vous l'avez cru.

VERNEUIL père.

Je n'en saurois douter.

LE COMTE.

En ce cas, mon ami, mes conseils vous sont inutiles.

VERNEUIL père.

Au contraire, Préval, il m'en faut de solides, de soutenus, si je veux me soustraire à la séduction....

LE COMTE.

Quoi, vraiment vous avez été sur le point de céder à leurs sollicitations.

VERNEUIL père.

Oui, monsieur, et dans ce moment même je ne sais encore à quoi je vais me résoudre.

LE COMTE.

A propos, on dit que Charles alloit avoir un régiment ; lorsque....

VERNEUIL père.

On le lui avoit promis.

LE COMTE.

Il y a déjà quelques années. Il seroit prêt à passer aux grades supérieurs. Plaisanteries à part, mon cher Verneuil, il seroit fâcheux de laisser croupir ce jeune homme dans le genre de vie qu'il a adopté. Il est d'âge encore à réparer ses sottises, et vous conviendrez que lui pardonner celles qu'il s'est déjà permises, c'est l'encourager à en faire de nouvelles.

VERNEUIL père.

Voilà ce que je me suis dit cent fois.

LE COMTE.

Mais cela ne suffit pas, mon bon ami. Il falloit agir et aller droit au but. Votre inaction, dans cette affaire, vous fait le plus grand tort dans le monde. Les gens sensés vous blâment, les indifférens vous raillent, quelques-uns vous plaignent. Mais il règne dans tous ces propos un ton amer, qui m'a souvent fait souffrir pour vous. Le ridicule dont on charge votre conduite m'affecte sensiblement. D'ailleurs ces sortes de mariage ne sont jamais heureux. Les difficultés irritent l'amour, les persécutions le soutiennent ; mais n'a-t-il plus rien à craindre ou à desirer, le charme s'évanouit ; l'épouse, parvenue à son but, cesse de se contraindre, et l'époux détrompé voit avec douleur son état et sa fortune sacrifiés à des chimères Le dégout arrive, l'humeur suit, et ceux qui croyoient s'adorer toute leur vie, sont étonnés de ne pouvoir plus se supporter.

VERNEUIL père.

Vos principes sont les miens. Mais cet enfant....

LE COMTE.

Oh, pour l'enfant, je vous le recommande, mon ami, il faut faire quelque chose pour lui.

VERNEUIL père.

C'est bien mon intention. Pauvre enfant, sous quels auspices es-tu né ?

LE COMTE.

En effet tout cela est embarrassant. Mais enfin quel parti prenez-vous ?

VERNEUIL père.

Je vous le demande. Vous êtes de sang-froid, vous avez toute votre raison, et moi....

LE COMTE.

Oui, je conçois qu'il vous faut nécessairement un guide, qui....

VERNEUIL père.

Soyez-le, Préval. Prononcez sans feinte, sans détour.

LE COMTE.

Vous me le permettez.

VERNEUIL père.

Je vous en prie.

LE COMTE.

C'est que je crains de vous déplaire. D'ailleurs ce que je vous ai déjà dit, doit vous faire pressentir ce que j'ajouterois, si j'osois....

VERNEUIL père.

J'entends, vous me conseillez d'employer l'autorité.

LE COMTE.

Puisque vous voulez que je vous parle franchement, vous ne pouvez vous en dispenser.

VERNEUIL père.

Je devois aller aujourd'hui chez mon procureur.

LE COMTE.

Pourquoi faire ?

VERNEUIL père.

Pour entamer ce malheureux procès.

LE COMTE.

Vous n'y pensez pas, mon ami. Vous voulez employer les voies juridiques, dont la lenteur laissera à votre fils les moyens de vous échapper encore ? Il retournera d'où il vient et ne craindra rien de vos poursuites. Et puis il est majeur : son mariage cassé, qui l'empêchera d'en contracter un selon nos lois ?

VERNEUIL père.

Je n'avois pas fait cette réflexion.

LE COMTE.

Il faut absolument le séparer de cette femme.

VERNEUIL père.

Il n'y consentira jamais.

LE COMTE.

Nous saurons l'y contraindre.

VERNEUIL père.

Et comment ?

LE COMTE.

Un ordre du roi....

VERNEUIL père.

Faire enfermer mon fils !

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen.

VERNEUIL père.

Ce moyen est affreux Achever d'aigrir un jeune homme déjà trop violent, me fermer à jamais son cœur !.... Ah ! Preval ! Préval !

LE COMTE.

Qu'on est foible quand on est père.

VERNEUIL père.

Qu'on est dur, quand on ne l'est pas !

LE COMTE.

Je vous demande pardon, mon ami, de vous avoir donné un conseil qui paroit vous déplaire, mais que vos instances m'ont arraché.

VERNEUIL père.

Faire enfermer mon fils.

LE COMTE.

N'en parlons plus, mon ami, n'en parlons plus. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire, et je....

VERNEUIL père.

Non, Préval, non. Vous voyez mieux que moi, sans doute. Vous n'êtes pas aveuglé par cette tendresse, qui se révolte à la seule idée d'un enfant dans les fers.

LE COMTE.

Il seroit un moyen d'abréger sa détention, et de vous mettre à votre aise.

VERNEUIL père.

Lequel ? Je l'adopte sans balancer.

LE COMTE.

Charles enlevé, Caroline et son enfant sont à votre discrétion. Vous placerez l'un dans des mains étrangères et sous un nom supposé. Vous éloignerez l'autre, à qui vous payerez une modique pension, à condition qu'elle se conduira selon vos vues, et sa misère est un sûr garant de sa docilité.

VERNEUIL père.

C'est que tout cela nécessite des procédés si durs, si cruels. Et puis Charles fera tôt ou tard des perquisitions....

LE COMTE.

Rien de si aisé que de les rendre inutiles. On peut répandre adroitement dans le public que Caroline et son enfant n'ont survécu que peu de tems à l'enlèvement de votre fils.

VERNEUIL père.

Il n'en croira rien.

LE COMTE, *à demi-voix.*

Je connois un juge de province, qui constatera leur décès par un décret dans les formes.

VERNEUIL père, *après un mouvement d'horreur.*

Cela ne se peut pas.

LE COMTE.

Je vous en réponds.

VERNEUIL père.

Un magistrat prononcer contre la vérité, contre sa conscience !

LE COMTE.

Celui-ci le fera sans difficulté.

VERNEUIL père.

Ce juge est un fripon.

LE COMTE.

Sans doute, mais il en faut; on les méprise, et on s'en sert.

VERNEUIL père.

Votre plan est bien concerté.... mais il y a dans cette marche une duplicité qui me répugne.

LE COMTE.

Songez, qu'au moyen de ces arrangemens, Charles, enlevé dans deux heures, peut vous être rendu dans six semaines, dans un mois; on ne prendra que le tems nécessaire pour éloigner sans retour des objets qui seroient toujours dangereux pour lui.

VERNEUIL père.

Charles enlevé dans deux heures !

LE COMTE.

Oui, mon ami, dans deux heures, et je me chargerai des détails, pour ménager votre sensibilité.

VERNEUIL père.

Mais cet ordre du roi, qu'il faut solliciter, obtenir...

LE COMTE.

J'en ai toujours en blanc, et je n'en abuse pas, comme vous le croyez. (*avec chaleur*) Allons, mon cher Verneuil, êtes-vous bien d'accord avec vous-même ? Ce que vous devez à la société, à votre fils et à vous, l'emportera-t-il enfin sur les répugnances puériles qui vous arrêtent, sur la foiblesse qui vous déshonoreroit, si vous consentiez à un mariage ridicule et révoltant. Pardon, si je mets autant de force dans mes représentations; mais je vous ai toujours chéri, et je ne puis m'empêcher d'ajouter que vous avez assez fait pour la nature, et qu'il est tems de vous montrer homme et d'en déployer toute la fermeté.

VERNEUIL père.

Qu'il m'en coûte pour me rendre ! mais je sens qu'il le faut.

LE COMTE.

Oui, mon ami, il le faut.

VERNEUIL père.

Du moins, que tout se passe sans éclat.

LE COMTE.

Sans éclat.

VERNEUIL père.

Ménageons des infortunés, adoucissons le coup que nous allons leur porter.

LE COMTE.

On mettra dans les procédés toute l'aménité possible.

VERNEUIL père.

Vous me ferez avertir quand mon malheureux fils n'y sera plus. J'irai, je verrai cette femme.

LE COMTE.

Non, Verneuil, je ne suis pas d'avis que vous la revoyez. Votre excessive bonté vous trahiroit encore. Je me charge de sa retraite, et de lui faire parvenir vos bienfaits.

VERNEUIL père.

Je la verrai, monsieur. C'est un adoucissement que je dois à sa situation. Je lui dois compte des motifs de ma conduite, je lui dois des consolations. Trop heureux, si je pouvois, en calmant sa douleur, rendre mes chagrins moins cuisans.... Allez, Préval, allez me rendre ce funeste service, et laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats et mes regrets.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

Ces provinciaux sont durs à persuader. Pauvres gens qui ne sentent pas que le grand art est de tirer parti des circonstances, et même de faire naître celles qui sont nécessaires à nos projets.... Enfin, la belle et cruelle Caroline est à ma discrétion. Le bon homme de père la verra, dit-il. Je le préviendrai, et si elle est récalcitrante, on la mettra aussi en lieu de sûreté. C'est un excellent moyen que la persécution, et qui ne manque jamais son effet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le logement de Charles.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, *seule, assise, tenant son enfant sur ses genoux.*

Je me suis donc condamnée à des peines éternelles!.... Ma Cécile.... cher et malheureux enfant, si jamais le secret de mon infortune t'est dévoilé, tu plaindras ta pauvre mère, et tu l'aideras à supporter son sort, tu sécheras mes larmes, ou tu en diminueras l'amertume en y mêlant les tiennes. Oui, nous pleurerons, toi, ton père, moi, mon époux, nous serons l'un et l'autre accablés de notre situation; mais nous gémirons ensemble, et du moins j'aurai quelqu'un qui pourra répondre aux cris de ma douleur.

SCENE II.

BAZILE, (1) CHARLES, CAROLINE, CÉCILE.

CHARLES, *se jetant dans les bras de sa femme.*

Victoire, victoire, Caroline! j'étois ton époux de ton choix, je vais l'être du consentement de mon père. Si tu savois l'effet qu'a produit ton noble dévouement, si tu savois qu'il t'aime, qu'il te plaint, qu'il en convient, si tu savois enfin qu'il m'estime, qu'il m'a promis....

BAZILE.

Doucement, doucement; il n'a rien promis encore....

CHARLES.

Il n'a rien promis encore? un père menaçant qui s'adoucit, qui reçoit des marques de ma tendresse, qui m'en donne de la sienne, n'est pas un père désarmé et vaincu? que peut-il davantage.

(1) Bazile, après avoir fini de parler, emmenera l'enfant sans affectation, et rentrera de même vers la fin de la scène.

BAZILE.

Signer, mon ami, signer.

CHARLES.

Il signera, je n'en saurois douter. Si son cœur n'eut été touché, ses discours, ses gestes, son émotion apparente seroient le comble de la duplicité, et mon respectable père en est incapable.

CAROLINE.

Mon ami, il a reçu mon sacrifice.

CHARLES.

La réflexion le lui a fait rejeter.

CAROLINE.

J'ai lu dans le cœur de ton père.

CHARLES.

Les apparences t'ont trompée.

CAROLINE.

Tu le veux ? hé bien, mon ami, je me livre à l'espoir qui te séduit ; il m'est trop doux de le partager pour le combattre.

CHARLES.

Oui, Caroline, nous pouvons nous y livrer ; mon père est rendu, je le répète, je ne peux en douter, et nous touchons au moment du bonheur.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

L'EXEMPT, *d'un ton ferme.*

C'EST ici la demeure de Charles Verneuil ?

BAZILE.

Oui, monsieur, c'est ici. Queu qu'y a pour votre service ?

L'EXEMPT.

Est-ce vous, jeune homme ?

BAZILE, *après avoir fixé l'Exempt, Charles et Caroline.*

Oui, monsieur, c'est moi.

L'EXEMPT.

Je vous arrête par ordre du roi.

BAZILE.

Marchez, monsieur, je vous suis.

CHARLES.

Demeure, malheureux, demeure. N'ajoute pas à mes maux l'infamie et les remords. Crois-tu que je me prête à cette

horrible supposition ? Plus je te connois, et plus tu me deviens cher; mais mes malheurs ne doivent tomber que sur moi. (*à l'Exempt.*) Cethonnête homme vous trompe. Il estmon ami, ce mot explique sa conduite. C'est moi qui suis la victime désignée.

CAROLINE.

Tu ne me quitteras pas. Si mon sacrifice devient inutile, je retire ma parole, et je ne connois plus que mon époux. C'est lui que je tiens, que je serre dans mes bras, et je ne vous le rendrai qu'avec mon dernier soupir.

L'EXEMPT.

Madame, votre situation m'intéresse. Je voudrois pouvoir l'adoucir.

CAROLINE.

Vous en êtes le maître, (*montrant Bazile.*) Ce galant homme vous en a offert les moyens.

L'EXEMPT.

Je ne puis m'y prêter, sans trahir mon devoir. Marchez, monsieur.

CHARLES.

Si je n'écoutois que ma haine du despotisme, que l'horreur que doivent inspirer ses suppôts, j'aurois déjà vengé sur vous et les violences que vous avez commises, et celle que vous venez consommer. Si l'ordre que vous me signifiez n'avoit l'aveu de mon père, de ce père cruel, qui n'embrassoit son fils que pour mieux l'assassiner, et que je respecte encore au moment où il m'ôte plus que la vie, oui, ou le désespoir termineroit ma carrière, ou j'échapperois à l'oppression.... Que dis-je ? Eh! pourquoi présenter une tête innocente au coup que l'on vient me porter ? Pourquoi trahir par une lâche obéissance la société blessée dans un de ses membres, et ma famille dont je suis l'unique support ? Je me défendrai, n'en doutez pas, et si je succombe sous le nombre, j'aurai vécu, et je serai mort libre.

L'EXEMPT.

Marchez, vous dis-je.

BAZILE, *bas à Charles.*

Faut-il toucher ? (*Charles le retient.*)

CAROLINE *serrant son mari dans ses bras.*

Vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas.

CHARLES *se débarrassant des bras de sa femme.*

Non, vous ne m'aurez pas.

L'EXEMPT.

J'ai ordre, monsieur, d'éviter l'éclat; mais je dois employer la force, si j'éprouve de la résistance. Je serois au désespoir d'être obligé de rassembler mes gens.

CHARLES.

Vos gens... vos gens...

CAROLINE.

Qu'ils viennent... qu'ils voient mon état, mon désespoir; et s'ils y sont insensibles, qu'ils ajoutent à leurs forfaits l'assassinat d'une femme. Ils n'ont que ce moyen de l'arracher à ma tendresse. Votre ordre affreux vous autorise-il à répandre mon sang? Frappez, délivrez-moi, d'un seul coup, et de moi-même, et de mon amour, et de l'horreur que vous m'inspirez... Je ne me connois plus... je ne sens... je ne puis... je me meurs.

(*Elle tombe.*)

CHARLES, *courant à elle.*

Ma femme... mon amie.

L'EXEMPT *à Charles.*

L'instant est favorable; il faut en profiter.

CHARLES.

M'éloigner d'elle... la laisser mourir... Quoi, barbare, ton cœur ne te dit rien!... Ah! mon père! mon père!

L'EXEMPT *s'approchant de Charles.*

Pour la dernière fois, obéissez.

BAZILE *tenant un tabouret.*

Taisez-vous; ou par la mort, je vous fais sauter la cervelle.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL fils.

BAZILE, *à Verneuil fils.*

A nous, monsieur, à nous... On arrête Charles sur un ordre du roi.

VERNEUIL fils, *l'épée à la main.*

Je suis son frère, défendez-vous.

BAZILE, *le tabouret levé.*

J'sis son ami, et je vous assomme.

CHARLES *se jetant entr'eux.*

Arrête, Verneuil... Arrête, Bazile... Ma fureur m'égaroit. la seule idée d'un meurtre me contient et me désarme. Cet

être est avili ; mais enfin c'est un homme : il est moins coupable que ceux qui le dégradent. N'imitons pas nos tyrans, et respectons l'humanité. Ne vous souillez point d'un assassinat qui me seroit inutile. L'ordre seroit confié à d'autres mains. (*L'Exempt marque son etonnement.*)

VERNEUIL fils.

Cet ordre est surpris, mon père n'en a pas connoissance.

L'EXEMPT.

C'est lui qui l'a sollicité.

VERNEUIL

C'est une imposture.

L'EXEMPT.

Et c'est le comte de Préval qui m'a chargé de l'exécution.

CHARLES.

Préval !

VERNEUIL fils.

Préval ! il a en effet parlé à mon père.

CHARLES.

Il lui a parlé, dis-tu ? Tout est expliqué.. Je ne concevois pas que mon père, Préval... Préval. Il a pu ranimer un courroux... Ah ! je suis perdu sans ressource. Le monstre aime ma femme.

VERNEUIL fils.

Ta femme !

CHARLES.

Oui, ma femme. Il a osé le lui dire.

VERNEUIL fils.

Il a parlé à mon père immédiatement après toi. Il n'a pas eu le tems de demander cet ordre. (*à l'exempt.*) celui dont vous êtes porteur est faux.

L'EXEMPT.

Il est bon. Le comte de Préval en a toujours à sa disposition.

VERNEUIL fils.

Ainsi donc il s'en sert pour masquer ses perfidies et ses scélératesses !.. (*à l'exempt.*) Et vous, qui savez combien cet ordre est illégal, aurez-vous l'audace de l'exécuter ?

L'EXEMPT.

Ma liberté, ma fortune en dépendent.

VERNEUIL fils.

Si vous persistez, vous serez puni avec celui qui se permet tous les crimes, parce qu'il croit qu'une obscurité profonde les couvrira toujours. Je vais, je cours chez le ministre, je

percerai jusqu'à lui, je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore : il en frémira, s'il est vertueux; s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il auroit dû prévoir ou réprimer. Enfin, monsieur, vous allez être le complice ou l'accusateur de Préval, choisissez. Voyez d'un côté l'infamie et des châtimens, de l'autre, l'estime publique et de justes récompenses. Le ministre ignore ce qui se passe, vous venez d'en faire l'aveu : souvenez-vous-en, et décidez-vous.

L'EXEMPT, *à part.*

Il est ferme.

BAZILE, *à l'exempt.*

Monsieur, puisque je consentons à vous laisser vivre, laissez vivre l's autres. Vous ne connoissiez ni Charles, ni moi. Erreur n'est pas compte; mais, sans lui, vous m'emmeniez à sa place. Il en est tems encore, je vous en prie, je vous en conjure, emmenez-moi. Si c'brave jeune homme n'tire pas son frère d'là, hé ben, morgué, j'resterons en prison pour li, et j'y mourrons, avant de trahir l'secret qui assurera sa liberté. Allons, monsieur, eune bonne action. Vous n'en avez jamais fait peut-être; mais il y a commencement à tout. Si vous saviez le bien qu'ça fait, eune bonne action, vous ne balanceriez pas.

CHARLES.

Mon ami, mon respectable ami, non, je n'y consentirai pas.

BAZILE.

Tais-toi... tais-toi... n'faut à un homme comme moi que du pain : ça se trouve en prison comme ailleurs.

VERNEUIL fils.

Laissez faire ce digne homme. Sa détention ne peut être de longue durée. Je déclarerai tout, dès que tu seras en sûreté.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DEUX GARDES.

UN GARDE, *à l'Exempt.*

RÉSISTE-T-ON, monsieur? Vous faut-il main-forte?

BAZILE.

Non, monsieur, on ne résiste pas. On dit adieu à sa femme, à son ami, et c'est ben naturel. (*il embrasse Caroline.*) Adieu,

Caroline. (*à Charles en l'embrassant.*) Ne perds pas un moment. (*à Verneuil, en lui prenant la main.*) N'oubliez pas vot' pauvre frère. (*à l'exempt.*) Me v'là prêt à suivre vos ordres.

L'EXEMPT.

Marchons (*Bazile prend son chapeau et l'enfonce sur ses yeux. Il sort avec l'exempt et ses gardes.*)

SCENE VI.

CHARLES, CAROLINE, VERNEUIL fils.

VERNEUIL fils.

Que l'effroi ne succéde point à votre noble fierté. Vous voilà tranquilles pour quelques momens, j'en saurai profiter. Ma sœur, calmez votre époux. Charles, console ta femme. Je cours, je vole, je n'aurai pas de repos que je n'aie assuré votre bonheur.

SCENE VII.

CHARLES, CAROLINE.

CHARLES, *tombant sur un siège.*

Ah! ma femme! ma femme., quelle épouvantable journée! Que de maux à la fois! Mon père... mon père... vous avez consenti...

CAROLINE.

Mon ami, mon tendre ami, ton état me désole. Calme-toi, suis-moi, viens goûter un repos...

CHARLES.

Du repos!... et mon ami est dans les fers.... S'ils revenoient..... s'ils osoient, sans ménagement pour une femme infortunée.

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas à moi qu'ils en veulent. Je ne suis pas assez intéressante pour exciter leurs fureurs. Viens, mon ami, viens.

CHARLES.

Tu ne me quitteras pas ?..... Caroline, tu me le promets?

CAROLINE.

Te le promettre! Je le ferois, que tu ne le croirois pas.

(*Elle entre avec lui dans le cabinet.*)

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

Toutes les portes ouvertes, et personne... Charles est enlevé... Mais cette femme...cette femme...qu'est-elle devenue ? l'auroit-elle suivi ?...La frayeur, le soupçon l'auroient-ils éclairé ? Ai-je perdu enfin le prix de mes efforts ?

SCENE II.

CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

CAROLINE, *sortant du cabinet, et appercevant le comte.*

Ciel ! Préval !

LE COMTE.

Ah ! la voilà, la voilà. Je parois vous effrayer, belle Caroline. Calmez-vous, la crainte est le dernier sentiment que je veux vous inspirer. J'ai pour vous le plus vif attachement, et je vous l'ai prouvé en éloignant de vous un homme qui ne pouvoit que nuire à votre fortune.

CAROLINE, *à demi-voix, et du ton de l'horreur.*

Sortez, monsieur, croyez-moi, sortez.

LE COMTE.

Renoncez, Caroline, à ces vertus de convention, qui ne sont plus de notre siécle, où plutôt, laissez ces petites ruses, qui ne peuvent m'en imposer. Vous voyez ma franchise, imitez-la, montrons-nous tels que nous sommes : sachons l'un et l'autre ce que nous devons craindre ou espérer. Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il est de votre intérêt de mettre fin à nos petits débats. Vous avez assez d'expérience, vous avez assez souffert pour en être convaincue.

CAROLINE.

La plus cuisante de mes peines, est d'être forcée de vous entendre.

LE COMTE.

Caroline, on peut acheter le bonheur par quelques soins, par quelques démarches; mais l'amour méprisé se change quelquefois en haine, et la mienne ne seroit pas impuissante. Si je suis capable des plus grands sacrifices pour vous désarmer, je le suis également d'employer tous les moyens pour vous réduire (1). Faut-il vous avouer que, maître de l'esprit du comte de Verneuil, je dirige à mon gré ses sentimens, sa foiblesse, et ses irrésolutions, que je ne suis comptable à personne des cruautés où je pourrois me porter, et que je puis ensevelir vos plaintes avec vous ? Gardez-vous de m'aigrir davantage par une résistance déplacée, ne vous exposez pas à perdre en un seul jour, et le rival que vous me préférez, et votre enfant, et votre liberté; voyez enfin en moi l'amant le plus soumis ou l'ennemi le plus implacable. Mes gens sont postés, et n'attendent plus qu'un signal. Il faut opter, et promptement.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, *furieux.*

MENACER ma femme ! menacer mon enfant !

LE COMTE, *anéanti.*

Charles !

CHARLES.

Lui-même, à qui tu pensois avoir ravi la liberté, et dont tu croyois séduire la compagne par tes promesses ou tes menaces. Le voilà, cet homme qui n'est coupable envers toi que d'avoir une femme vertueuse, et qu'il disputera à l'univers entier, jusqu'à son dernier soupir... Tu baisses la vue, tu n'oses me fixer ? L'oprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppresseur... tu te tais... tu frémis... tu me crois capable, peut-être, de t'imiter, et de me venger de toi aussi lâchement que tu m'as attaqué.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUI diable ont-ils donc emmené ?

(1) Pendant ce couplet du Comte, Caroline se tourne plusieurs fois vers le cabinet en marquant son inquiétude.

CHARLES.

Si je ne suivois que les affreux principes qui te guident, je te poignarderois... Jamais la soif du sang ne fut aussi légitime, jamais elle ne fut plus pressante.

LA FLEUR, *effrayé.*

Appellons nos gens.

CHARLES.

Je brûle de t'immoler; mais je n'emploierai que les moyens avoués par l'honneur. Viens, traître, viens défendre une vie qui ne suffit pas pour expier tes forfaits; et si le sort des combats trahit l'innocence et la justice, au moins je n'aurai pas survécu à mes malheurs.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR, GARDES.

LA FLEUR, *aux gardes.*

SAISISSEZ, enlevez tout. (*Deux gardes s'emparent de Caroline, un autre court au cabinet, et reparoît avec l'enfant. Le reste de la troupe environne Charles, le serre, et le saisit.*)

CHARLES, *se défendant.*

Bazile, où es-tu ?.... ma femme !.... ma fille !.... (*aux gardes.*) Laissez-les, laissez-les... Je cède à la force.... j'obéis.

LA FLEUR.

Emmenez tout cela. (*Les gardes les entraînent.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL père.

VERNEUIL père.

QUEL spectacle! quelle horrible violence!

CHARLES.

Voyez mon père, et repentez-vous.

CAROLINE, *tendant les bras à Verneuil père.*

Sauvez mon enfant! sauvez mon enfant!

VERNEUIL père, *aux gardes.*

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. Je suis le père de ces infortunés. (*à Préval avec sévérité.*) Monsieur le Comte, ce n'e

pas là ce dont nous étions convenu, et vous répondrez de tout ce qui s'est fait sans mon aveu. (*Caroline remporte son enfant, et se tient à la porte du cabinet comme pour en défendre l'entrée.*)

LE COMTE.

J'ai cru vous obliger en vous délivrant à jamais de leurs criailleries.

CHARLES.

Le monstre vous a trompé et vous en impose encore. C'est lui seul qu'il a voulu servir, c'est sa flamme adultère qui vous a rendu barbare.

VERNEUIL père.

Qu'entends-je!

CHARLES.

Il adore Caroline. Moins vertueuse elle en eût fait mon ami, et il eût été mon protecteur auprès de vous.

VERNEUIL père.

Vous ne répondez rien, monsieur? Mon fils diroit-il la vérité?

CHARLES.

Je suis incapable de la trahir, même dans cette affaire, la plus importante de ma vie.

VERNEUIL père, *au comte.*

Je connois mon fils, et je le crois. Ce qui vient de se passer, votre embarras, votre silence prouvent votre crime et m'éclairent. Loin de moi ces amis perfides qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, et sacrifient tout à l'égoisme, dernière erreur d'une ame rétrécie et abjecte. Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide; si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste et tyrannique.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL fils.

VERNEUIL fils, *accourant.*

Vous êtes sauvés! vous êtes sauvés! Je suis entré chez le Ministre avec la rapidité de l'éclair; j'écarte ses valets, je perce la foule des solliciteurs, je parviens jusqu'à lui, et je tombe à ses pieds.

LE COMTE, *à part.*

Dieu!

VERNEUIL fils.

On vient de commettre un crime sous votre nom, lui dis-je, et j'ose vous en demander justice. Un scélérat qui a surpris votre confiance ose en faire l'instrument de ses passions. Mon frère a mérité une épouse vertueuse et belle, Préval a voulu la lui ravir; la noble résistance de cette femme, au lieu de le rendre à lui-même, l'a porté aux derniers excès. Il a conçu l'horrible dessein de faire enlever l'époux pour subjuguer l'épouse sans défense et sans ressource. Mon père a consenti à ce projet, dont il ne prévoyoit pas les suites; mon père, bon et aimant, s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connoissoit mal; mais, monseigneur, quand vous lui confiez des blancs, devez-vous en ignorer l'emploi? Doit-on en faire un moyen de séduction et de tyrannie? Pouvez-vous tolérer de tels abus? Au moment où je vous parle, mon frère, mon malheureux frère, est peut-être accablé sous le poids de ses fers. Bon citoyen, bon fils, bon mari, bon père, il a des droits sacrés à votre estime, et vous le rendrez à ma tendresse. Mon père, mieux instruit, joindroit ses prières aux miennes, et si vous avez une grande place, monseigneur, ce n'est pas pour fouler le peuple, c'est pour le soulager; si vous êtes revêtu d'une autorité sans bornes, c'est qu'on vous en a cru digne, et vous trahiriez à la fois tous vos devoirs, en ne protégeant pas l'innocence opprimée, et en ne sévissant pas contre son oppresseur.

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu.

VERNEUIL fils.

Le ministre me relève, m'embrasse, me console. Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Préval a abusé de ma confiance. J'ai cédé aux marques feintes d'un repentir simulé; ses excuses, ses prières ne m'abuseront plus. Je ne le condamnerai pas sans l'entendre; mais plus il m'a trouvé indulgent, plus je serai inexorable. Qu'il vienne me rendre compte de sa conduite, voilà l'ordre qui lui en fait une loi, voilà celui qui vous remet dans les bras de votre frère; (*au Comte.*) Je vous remets l'ordre du ministre; celui-ci est respectable, car il est juste. Allez méditer des moyens de défense, illusoires, faux, et qui demeureront sans effet. La probité, l'honneur et la nature vont s'élever contre vous, et vous n'étoufferez pas leurs voix.

LA FLEUR, *à part, au Comte.*

Sortons du royaume, monsieur, on nous contraindroit à devenir honnêtes gens. (*Le Comte sort avec sa suite.*)

SCENE VIII.

VERNEUIL fils, VERNEUIL père, CHARLES, CAROLINE.

CAROLINE, *descendant du théâtre.*

Ah! je respire!

CHARLES.

Ah! mon frère! Et Bazile, mon digne ami?

VERNEUIL fils, *cherchant Bazile des yeux.*

Il devroit être ici.... il va t'être rendu, un homme de confiance s'est chargé de le délivrer, et m'a promis de seconder mon impatience. Il ne te reste plus qu'à désarmer un père qui t'a toujours aimé, et qui révoquera, sans doute, un arrêt surpris par le vice et consenti par l'erreur. Trop heureux, si je vois vos cœurs réunis enfin, s'entendre et se répondre!

SCENE IX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE.

BAZILE, *sautant au cou de Charles.*

Me v'là, mon ami, me v'là revenu, et mon plus grand plaisir est de te trouver encore respirant l'grand air.

CHARLES.

Ah! mon ami, je ne sais comment reconnoître....

BAZILE.

C'n'est pas la peine d'parler d'ça, tu vois ben qu'ça n'a duré qu'un moment.

CHARLES *l'embrasse; et à son père.*

Pardon, monsieur, si je me livre devant vous à toute ma sensibilité; mais il n'est pas mon père et il ne m'a fait que du bien.

VERNEUIL père, *avec douleur.*

Vous nous rendez justice à tous deux. Ah! je l'avois prévu, qu'une excessive sévérité me fermeroit le cœur de mon fils.

CHARLES.

Que dites-vous, mon père! Jamais ce cœur ne vous chérit autant que lorsque vous semblez vous repentir... Ne parlons

plus du passé, ce souvenir vous fatigue et m'oppresse. Pardon, pardon, mon père, je vous afflige.... mais si vous daignez vous souvenir des paroles consolantes que vous m'adressâtes quand je vous quittai, si vous vous rappelez celles que vous venez de proférer, en présence du Comte, vous assurerez votre repos en décidant le mien. Que vous demandai-je, de ne pas vous déclarer mon ennemi. Gardez votre fortune; mais laissez-moi mon enfant, laissez-moi ma femme, ma chère femme; après ce qu'elle vient de souffrir, ce ne sera pas une grace que vous lui accorderez.

VERNEUIL fils.

Rendez-vous, rendez-vous. Un méchant vous a égaré : ses semblables vous condamneront, peut-être, mais les honnêtes gens, les pères, les bons pères diront : Charles a trouvé des vertus, il en avoit lui-même, et Verneuil ne les a pas séparées.

CAROLINE, *avec timidité.*

Monsieur, j'osé à peine ouvrir la bouche; mais vous devez m'entendre.

VERNEUIL père.

Mes enfans, mes enfans.... si je croyois que cet hymen.... si mes principes....

BAZILE, *apportant l'enfant.*

Je ne savons pas circonloquer, nous, mais j'apportons not' dernier argument. (*mettant l'enfant dans les bras du père de Charles.*) V'là vot' fille, vot' petite fille, v'là vot' sang, v'là vos entrailles. Recevez c't'innocente, qui ne vous connoit pas encore, mais qui bientôt vous redemanderoit sou père. Je ne sommes pas foibles, nous, je ne sommes pas flatteurs, je n'vous demandons pas grace; mais je voulons justice, et vous nous la ferez, si vous n'êtes pas un Préval. (*à Charles.*) Il la regarde, il pleure, il l'embrasse! (*à Verneuil père.*) Hé bien, convenez, ventreguenne, qu'cinq cens lettres de cachet n'vous procureroient pas un moment comme sti-ci. Il la rebaise! (*lui frappant sur l'épaule.*) Eh! brave et digne homme, pleurez, baisez, et revenez à nous.

VERNEUIL père.

Je ne résiste plus, je ne résiste plus. Pour me défendre aussi long-tems, il a fallu que.... Cette enfant sera la consolation de ma vieillesse qui s'approche; elle en adoucira les amertumes.

(*Tous tombent à ses genoux.*)

BAZILE.

Eh ben, quand j'vous l'ons dit qu'un père est toujours père, et que bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Ah! mon père, les expressions me manquent.

VERNEUIL fils.

Que ne vous dois-je pas.

CAROLINE.

Ah! monsieur, mon ravissement... mon trouble.... ma reconnoissance....

VERNEUIL père, *les relevant.*

Vous ne me devez rien, vous ne me devez rien. C'est moi, peut-être qui ai besoin d'indulgence. Bazile, vous ne nous quitterez plus; votre franchise, votre loyauté, votre excellent cœur, ne seront pas sans récompense, et vous la recevrez des mains de mon fils. Allons, mes enfans, veuez prendre une place.... que vous auriez pu occuper plutôt. Charles, ma maison est la tienne, tu y conduiras ta Caroline, et je lui devrai encore quelques beaux jours. Mes enfans, je ne me suis montré sévère que par excès d'amour, et c'est ce même amour qui nous réunit tous aujourd'hui. Les honnêtes gens m'approuveront, je l'espère; le suffrage des autres m'est indifférent.

FIN.